

LECTURES

La subtile perversion du réel
Page 4

NOS CRITIQUES DE LA SEMAINE

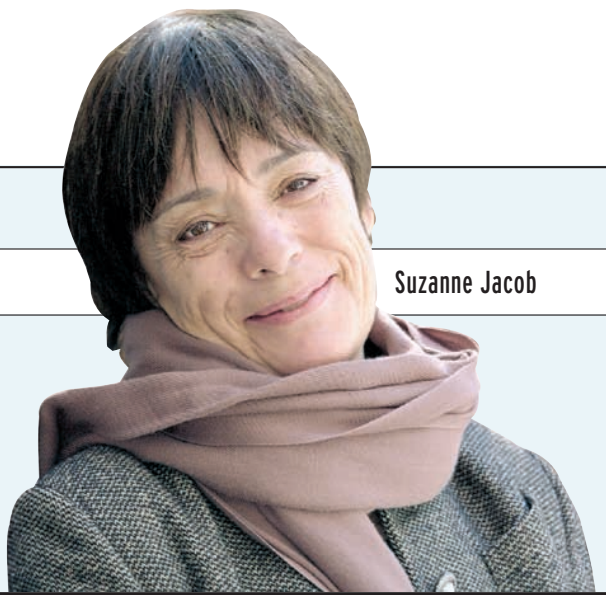
EXCEPTIONNEL ★★★★★ TRÈS BON ★★★★ BON ★★★ PASSABLE ★★ SANS INTÉRÊT ★

L'Ignorance,
Milan Kundera
› ROMAN
★★★★
Page 4

Ay, Paloma,
Rosetta Loy
› ROMAN
★★★★ 1/2
Page 3

Lovelie d'Haïti,
Sylvain Meunier
› ROMAN
★★★ 1/2
Page 4

Aldabra,
Silvana Gandolfi
› ROMAN JEUNESSE
★★★ 1/2
Page 2



Suzanne Jacob

CAHIER F | LA PRESSE | MONTRÉAL | DIMANCHE 18 MAI 2003

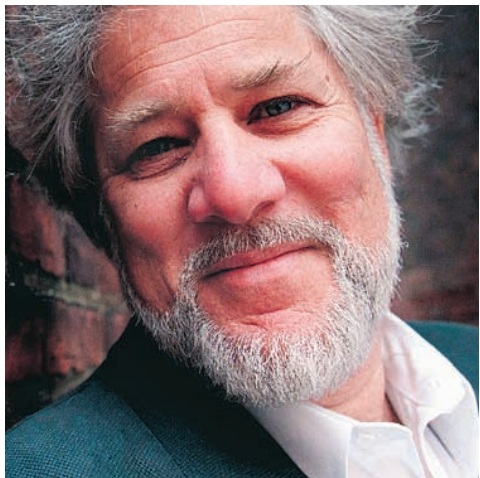
La Presse

Le Canada est le pays invité de la Foire internationale du livre de Turin, en Italie, qui bat son plein ce week-end. Notre journaliste Jocelyne Lepage est sur place. Nous vous proposons aussi une entrevue d'Élias Levy avec la plus célèbre romancière italienne, Rosetta Loy, de même qu'un reportage de Mathieu Perreault sur la jeune littérature italienne. Mais d'abord, trois journalistes italiens livrent leurs impressions sur le Canada et la littérature d'ici.



Rohinton Mistry

LE CANADA



Michael Ondaatje



Gaétan Soucy



Yann Martel

TERRE DES ÉCRIVAINS



Carole David



JOCELYNE LEPAGE
envoyée spéciale
À TURIN

Le Canada est le pays invité cette année à la Fiera internazionale del libro de Torino, la Foire internationale du livre de Turin, le plus important festival littéraire en Italie. L'équivalent, selon Pascal Assathiany, éditeur de Boréal, qui les fait tous, du Salon du livre de Montréal, dans la ville du saint-suaire qui compte environ un million d'habitants.

La phobie du SRAS, en ce pays éminemment touristique, aura peut-être quelque peu refroidi l'ardeur des visiteurs à l'endroit des écrivains canadiens pré-

sents ce week-end à la foire. Mais les critiques et journalistes italiens qui ont été invités au Canada en préparation à cet événement, n'en reviennent pas : ce pays sur lequel veille une Chinoise (Adrienne Clarkson) a quelque chose du paradis, même s'il cherche avidement son identité nationale. Il regorge d'auteurs exceptionnels, d'origines incroyablement diverses, qui sont en train de tisser une formidable nouvelle culture. Et ces journalistes aiment le Conseil des arts du Canada. C'est en tout cas ce que l'on peut déduire des textes qu'ils ont écrits dans leurs journaux à leur retour en Italie et qui ont été traduits en anglais pour les responsables de la représentation canadienne à Turin.

Pour Elizabeth Burba, de *Panorama*, Yann Martel dit vrai quand il décrit le Canada comme «le meilleur hôtel du monde pour les écrivains». En effet, ajoute-t-elle, ce pays est «le plus intéressant carrefour d'écrivains vivants sur la planète». Et elle y va d'exemples. Parmi les six candidats au Man Booker Prize de 2002, par exemple, il y avait trois écrivains canadiens sur les six en lice : Rohinton Mistry, Carlon Shields

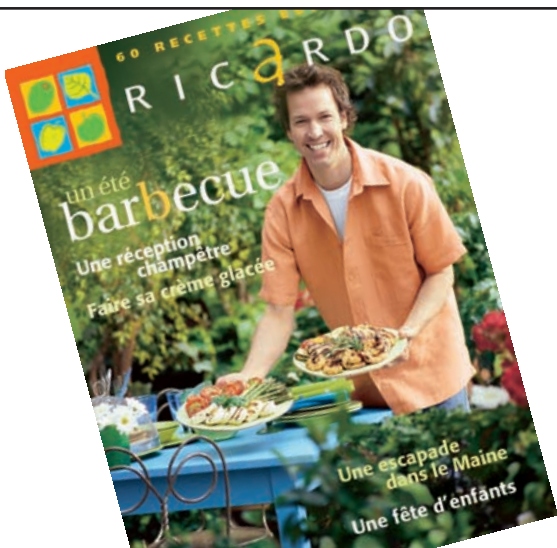
et, bien sûr, Yann Martel, le gagnant, dont le roman *The Life of Pi* vient d'être traduit en italien par les éditions Piemme.

Et il ne s'agit pas seulement d'un succès de critiques, dit-elle. «Dans le pays de la feuille d'érable, l'édition croît d'une manière exponentielle. Pendant les années 70, il y avait 250 éditeurs; aujourd'hui, il y en a 640. De 1992 à 1998, le nombre d'éditeurs s'est accru de 21% par année. Qu'est-il arrivé? Aujourd'hui les éditeurs de Toronto, Montréal et Québec publient 10 000 titres par année. Les Canadiens (anglais) sont les plus grands lecteurs au monde après les Islandais: un sur trois lit un livre par semaine.»

Ce pays que les artistes fuyaient dans les années 50 est maintenant la mecque de la littérature internationale, selon elle. Et si les écrivains canadiens connaissent un tel succès dans le monde, c'est à cause du multiculturalisme qui domine, des subventions du Conseil des arts et aussi un peu grâce à l'Italie, qui, de tous les pays, est celui qui traduit actuellement le plus d'écrivains canadiens.

Voir ÉCRIVAINS en F2

Un été en fête
avec Riccardo !



60 recettes
estivales

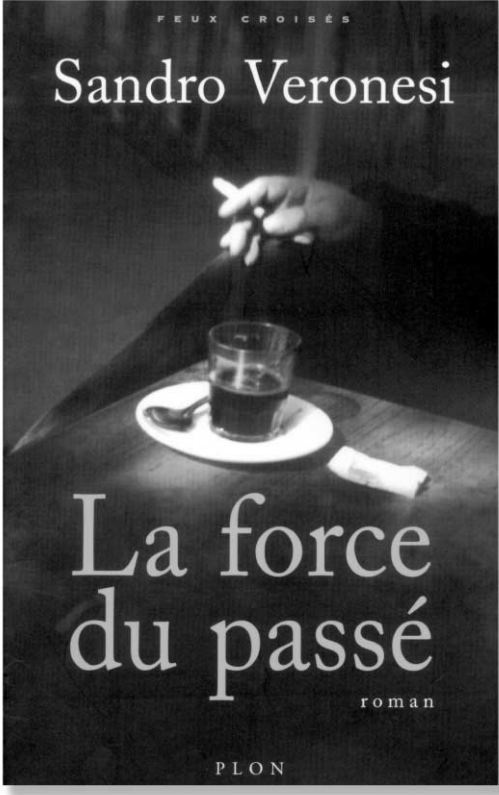
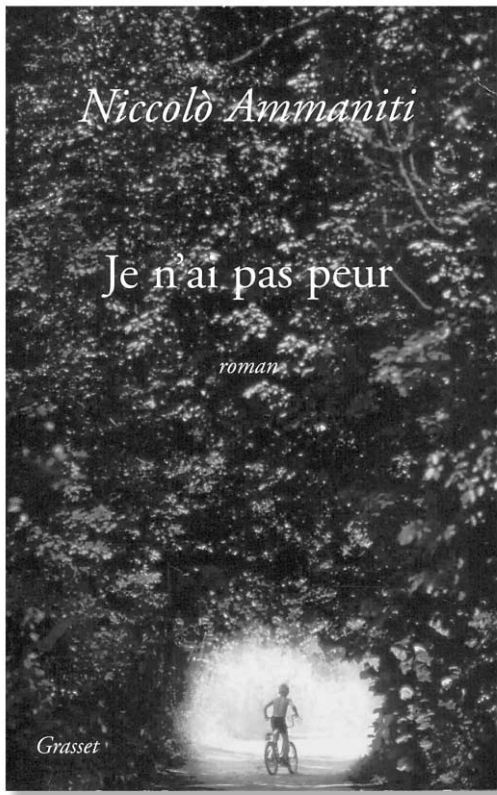
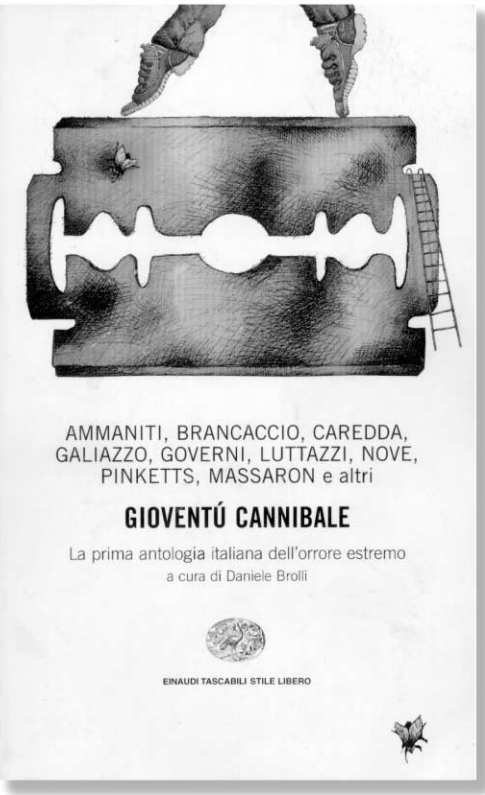
En vente
dès maintenant !

Les Éditions
gesca

FILL07

| JEUNESSE CANNIBALE |

Le retour du roman en Italie



Jeunesse cannibale. Le nom détonne, même dans le monde fantaisiste des romanciers. Au milieu des années 90, une anthologie a cherché à mettre un nom sur une nouvelle vague d'écrivains italiens, pour la plupart âgés de moins de 35 ans. Les histoires que raconte *Jeunesse cannibale* réécrivent sur un mode méditerranéen, souvent romain, les fantasmes sanguinolents des films d'horreur, du romancier Stephen King, du cinéaste Quentin Tarantino.

Deux jeunes play-boys romains vont au zoo durant la nuit, tuent quelques animaux, dont une maman kangourou, terrorisent un travesti avec un pistolet, le tout sur un ton désinvolte et désœuvré, très euro *trash*. Un méridional au chômage se fait justicier et assassine immigrés clandestins, vieux clochards et autres romanichels. Deux jeunes *bianconi* (des garçons qui ne parviennent pas à séduire de filles) regardent une vidéo sur les changements de sexe, parce qu'elle coûte moins cher que les films pornos, et finissent par passer à l'acte.

Les histoires de *Jeunesse cannibale*, publié en français voilà quelques années par Naturellement Éditions, portent à leur extrême des situations courantes dans l'Italie d'aujourd'hui. On sent une délectation coupable à raconter les affres des adolescents et des jeunes adultes aux prises avec les problèmes particuliers du pays : difficulté à se trouver du travail et un appartament à moins d'être pistonné, pesantier des rituels sociaux comme le *pranzo della domenica* (le dîner dominical en famille), etc.

Le *pulp* italien n'est que l'une des facettes d'un renouveau plus général du roman italien. « Avant la fin des années 80, il était très rare de trouver un romancier de moins de 30 ou 35 ans », explique Sandro Veronesi, l'un des auteurs phares de la nouvelle vague italienne, qui s'est fait lui aussi un nom en tant que porte-voix de la jeunesse. « Depuis les années 70, l'avant-garde considérait que le roman était un instrument bourgeois. Les romanciers de mon âge et moi-même avons grandi sans littérature qui nous ressemble. Nous avions une soif très forte de dépendre notre monde dans des romans. Nous sentions un manque de tradition à cet égard. »

Le modèle à suivre est américain. « Nous trouvons aux États-Unis et en Angleterre un ton inconnu chez nous, avec Thomas Pinchon, Kurt Vonnegut », poursuit M. Veronesi, en entrevue de son domicile de Testaccio, un quartier de Rome où habitent beaucoup de jeunes artistes. « Au 20^e siècle, l'Amérique a eu une tradition plus forte, plus constante que l'Europe en ce qui a trait au roman. En Italie, le roman a été un certain temps conçu comme un pur instrument linguistique, qui ne devait pas refléter la réalité de l'auteur. »

Les premiers livres de M. Veronesi, qui a 44 ans, étaient « hyperréalistes » : les (jeunes) personnages racontent le monde tels qu'ils le vivent, pas tel qu'il est. *Les Vagualâmes* (10-18), le livre qui l'a lancé en 1990, raconte l'histoire d'un jeune Romain bourgeois, désœuvré mais passionné de graphologie, qui tombe amoureux de sa demi-soeur. Le titre original, *Gli Sforati* (*Les Effleurés*), rendait mieux l'égocentrisme profond des jeunes adultes qui n'arrivent pas à s'intéresser aux conventions et aux intérêts des personnes plus âgées, que la réalité ne fait, justement, qu'effleurer.

La Force du passé (Plon), le dernier livre de M. Veronesi, tranche fortement avec le ton hyperréaliste de ses livres précédents : un écrivain dans la quarantaine, jeune père, voit sa vie s'écrouler quand un faux chauffeur de taxi lui révèle que son père, un général qu'il croyait fascinant, était en fait un agent du KGB. Il se met à douter de lui-même, de sa femme. Ses credos sont bouleversés et il cherche par tous les moyens à se raccrocher à la réalité. Le roman décrit le renversement moral de la quarantaine avec une perspicacité qui dépasse les frontières. L'écrivain écorche « ces familles heureuses et têtues, adeptes de l'autosuffisance, qui se rebellent devant la massification dont elles répudient non le fondement mais les détails, se privant ainsi de télévision, de cadeaux de Noël, de matchs de football... en un vaillant gaspillage d'intelligence qui les conduit d'un système de consommation barbare et confus à un autre, plus chrétien, plus cohérent, mais tout aussi vorace ».

En entrevue, M. Veronesi explique son passage de « l'hyperréalisme » à la « réflexion sur les paramètres moraux et éthiques » par le fait qu'il a eu trois enfants et a « senti le besoin de leur expliquer le monde ».

De la biologie aux peurs de l'enfance

Niccolò Ammaniti, l'un des auteurs les plus en vue de *Jeunesse cannibale*, s'est lui aussi éloigné de l'hyperréalisme, mais pour embrasser le point de vue de l'enfance. *Branchies* (Éditions du Félin), son premier roman, raconte l'agonie d'un jeune vendeur d'aquariums et de poissons atteint d'un cancer incurable. Il se coupe de tous : ses amis, sa fiancée ultra bourgeoise qui l'aime parce que son amour pour la science-fiction détonne dans son monde branché, sa mère obsédée par son corps. Et il s'envole pour l'Inde, où il refait sa vie avec un groupe de musique indienne qui joue dans les égouts pour profiter... de la réverbération.

M. Ammaniti, un Romain de 37 ans, a écrit *Branchies* en 1993 au lieu de sa thèse universitaire de biologie. « Le temps passait, mes amis obtenaient leur diplôme, se mariaient, trouvaient du travail, mouraient, et moi je continuais à être dans mon laboratoire, explique-t-il dans la préface d'une édition italienne. Certains pensaient que j'étais concierge. » La thèse ne fut jamais terminée.

Le prolongement à outrance de l'université est une situation très courante en Italie. M. Ammaniti en a profité pour acquérir une connaissance très fine des excès des fêtes bourgeoises à Rome, où il n'est pas rare que quelqu'un sorte blessé, comme dans un passage de *Branchies*. La nouvelle éponyme du recueil *Le Dernier Réveillon* (Hachette) raconte d'ailleurs l'invasion catastrophique d'une fête d'aristos par une bande de *tifosi ultra* (partisans exaltés, un terme dont la racine est le typhus...) d'une équipe de football de province.

Dans ses deux derniers romans, *Et je t'emmène* et *Je n'ai pas peur* (Grasset), les protagonistes ont rajeuni. Ils dissèquent, du point de vue de l'enfance, les rancœurs familiales et

le ressentiment du Sud de l'Italie pour le Nord, plus riche.

Un autre des romanciers de *Jeunesse cannibale*, Andrea Pinketts, est lui aussi traduit en français. Quatre de ses romans policiers ont été publiés chez Rivages. Sa biographie est presque trop chargée pour être vraie : mannequin, prof de kendo, publicitaire, journaliste, et même shérif de la ville de Cattolica, où il aurait démasqué des mafiosi...

L'autodérision est caractéristique de la nouvelle vague italienne. On la retrouve aussi dans *L'oeil de Carafa* de Luther Blissett, un roman qui utilise les luttes sociales et religieuses de l'Allemagne du 16^e siècle comme allégorie de la politique moderne. Luther Blissett qui, par ailleurs, est un pseudonyme : il s'agit du nom d'un joueur britannique du début des années 80, qui est arrivé en demi-dieu en Italie mais n'a jamais tenu ses promesses. Bref, Blissett est l'équivalent du hockeyeur Doug Wickenheiser...

Enfin, sur un registre plus intimiste mais sans être classique, Rossana Campo a révalué la vie amoureuse des femmes au pays de Casanova. M^{me} Campo, qui a 40 ans, décrit dans *À la folie* (Fayard) la difficile réinsertion dans la vie civile d'une Italienne qui s'est retrouvée à l'asile, à Paris, quand son petit ami français l'a quittée pour une autre. À toutes les deux pages, on se retrouve devant une tempête d'émotions. Pourtant, cette Bridget Jones italienne a des observations que beaucoup reconnaîtront : « Dommage que le bonheur soit une chose extrêmement fugace dans ce monde, c'est vraiment dommage, parce que je m'y habitue toujours très rapidement », ou encore : « Je me suis sentie complètement isolée... complètement ridicule, moi et mes amours hors du monde, moi et mes pleurs et mes peurs. J'aimerais être faite un peu différemment. »

| JEUNESSE |

Beau voyage à pas de tortue



« **L**astuce, pour tromper la mort, c'est de se transformer, ma petite Élisabeth. » Sur ces paroles inusitées de Mamie Eia à sa petite fille s'ouvre *Aldabra* — *La Tortue qui aimait Shakespeare*, de Silvana Gandolfi. Un roman à la fois intense et poétique, vrai dans l'émotion et les personnages malgré l'étrangeté des situations. Car quand elle parle de se transformer, Mamie Eia, elle ne donne pas dans la parabole. La tortue de titre, c'est elle. Enfin, ce sera elle. On ne devient pas tortue à la vitesse de l'éclair.

Bienvenue, donc, dans le monde surprenant créé par Silvana Gandolfi, auteure italienne qui a tâté au roman pour adultes, au feuilleton radio-phonique et à la scénarisation avant de se lancer dans l'écriture de romans jeunesse. Avec succès, en particulier en Italie où elle est encensée par la critique. Avec raison.

Elle nous met ici en présence d'une fillette de 10 ans, Élisabeth, et de sa grand-mère, l'extravagante Eia, qui, en fait, porte le même nom que sa petite-fille, consonnes en moins (ce n'est pas un hasard). Une vieille dame toujours vêtue de blanc, qui avait quitté l'Angleterre pour venir à Venise où elle avait rencontré l'homme de sa vie, qu'elle avait épousé... abandonnant pour cela une prometteuse carrière d'actrice shakespeareienne, à Lon-

dres. Son époux était mort quelques années plus tard, la laissant seule avec une petite fille. La mère d'Élisabeth. Qui, depuis des années, peut-être même depuis avant la naissance d'Élisabeth, ne se parle plus à Eia, ne la voit plus. Ne l'aime plus, pourrait-on croire. C'est, en tout cas, ce qu'imagine Élisabeth. Elle posera des questions, aura des réponses. Découvrira le secret derrière la façade enjouée de sa mamie. Et si excentricité rimait avec folie ?

Mais il aurait été trop simple d'opter pour cette voie-là. Le parcours original de la vieille dame méritait mieux que ce plat chemin. Silvana Gandolfi lui a offert des montagnes russes. Eia rêve de se transformer pour échapper à la mort ? Elle se transformera. Littéralement. Réellement. En une tortue qui, au-delà des apparences, continuera à aimer Shakespeare mais qui, pardessus tout, rêvera de l'île d'Aldabra. Une métamorphose qui, incroyablement, s'accepte comme un fait tant elle puise à même la vie et tant elle sonne juste dans les mots et sous le regard d'Élisabeth.

« Il y a des moments, dans la vie, où la réalité subit un accroc », écrit Silvana Gandolfi. Comme un rideau qui se déchire en découvrant une réalité différente, étrange et impossible. » Sauf qu'impossible n'est pas français... ni italien. En route, donc, pour un beau, beau voyage. À pas de tortue, pour mieux profiter des paysages et des gens.

★ ★ ★ 1/2

ALDABRA
La Tortue qui aimait Shakespeare
Silvana Gandolfi
traduite par Nathalie Bauer
Seuil, 155 pages (dès 12 ans)

| ÉCRIVAINS |

Suite de la page F1

Dans *La Stampa*, Mario Baudini rapporte que l'aventure littéraire canadienne n'a commencé que dans les années 60 à Toronto, quand Marshall McLuhan a publié sa *Galaxie Gutenberg* et inventé le « village global », suivi par North Frye avec son *Anatomy of Criticism*, un essai réputé internationalement. « Mais tout le monde croyait que les deux auteurs étaient Américains. C'est alors que le gouvernement fédéral a décidé d'investir dans la culture, pour empêcher l'inévitable assimilation américaine. Petit à petit, les choses ont changé, ouvrant la voie à cette littérature de grande qualité née dans les années 90. Le pays s'est lancé à la conquête de sa juste place littéraire dans le monde. Et en Italie, pour de mystérieuses raisons, les auteurs canadiens sont devenus l'objet d'une véritable fascination. »

Selon le journaliste, le Canada viendra à Turin « montrer un phénomène atypique et extrêmement moderne ». « Le Canada, écrit-il, est un des pays les plus ouverts à l'immigration et les immigrants ont, en retour, nourri sa culture, encore plus qu'en Grande-Bretagne. Mistry (un autre gagnant du Booker Prize) est d'origine indienne ; On-



Margaret Atwood

cette effervescence littéraire canadienne doit beaucoup au Conseil des arts du Canada, créé en 1967. Le système fonctionne, dit-il, bien qu'il fasse l'objet de critiques. « Mais le vrai problème, c'est que chaque fois qu'un auteur canadien a du succès, il est immédiatement absorbé par un éditeur américain. »

Cocktail canadien

« Le Canada est un cocktail qui a tellement d'ingrédients qu'on ne sait plus trop ce qu'il goûte », écrit Luigi Mascheroni dans *Il Giornale*. Vous pouvez goûter à certaines parties, mais la saveur de l'ensemble disparaît. Ça goûte bon, mais vous ne savez pas trop ce que vous buvez. Qu'est donc le Canada ? » se demande-t-il. Il a l'Europe derrière lui, les États-Unis devant, mais ne sait pas trop où aller. Ce n'est plus un appendice des États-Unis, mais il a perdu contact avec l'Europe. Ce n'est même pas un État national, poursuit-il. « À vrai dire, le Canada est un hybride. Il compte 40 % d'Anglais, 25 % de Français ; 800 000 personnes sont des immigrants italiens de pre-

« Le Canada est un cocktail qui a tellement d'ingrédients qu'on ne sait plus trop ce qu'il goûte », écrit Luigi Mascheroni.

Malgré cette petite erreur linguistique-religieuse, le journaliste, pas bête, se rend compte que toute

mière et deuxième générations ; il y a tellement de Chinois que leur langue est la troisième parlée au Canada ; les Québécois y constituent un univers à eux seuls ; il y a des Ukrainiens, des Polonais, des Allemands, des Indiens, des Juifs et des autochtones qui vivent dans des réserves. C'est un pays multiracial, mais pas un *melting-pot*, parce que chaque communauté y conserve sa culture. Le Canada est le deuxième pays au monde, après l'Allemagne, pour le nombre d'immigrants qu'il accueille : 250 000 par année, plus 50 000 réfugiés. Le résultat : il n'y a pas un Canada mais une terre régie par les principes de la diversité et de la *contamination*. »

Selon lui, tous les Canadiens aimeraient être Canadiens, mais ils sont trop cosmopolites. C'est vrai dans tout et plus particulièrement dans la littérature, qui est, dit-il, un champ global interactif.

« Nancy Richler, la cousine de Mordecai, a écrit *Your Mouth Is Lovely* au Caffè Calabria de Vancouver, géré par des immigrants italiens. Dans la famille d'Alistair McLeod (version canadienne de Jack London), né au Canada de parents écossais, le gaélique est encore parlé 200 ans après la venue des ancêtres au Canada ; Michael Ondaatje, qui vit et écrit à Toronto, est né au Sri Lanka dans une famille d'origine hollandaise ; Leonard Cohen est un Juif de Montréal et vit en Californie ; Yann Martel est fils de diplomates québécois, né à Salamanque, en Espagne, et a vécu au Costa Rica et au Mexique pendant plusieurs années ; Douglas Coupland est venu d'Allemagne au Canada où il a écrit *Génération X* ; Rohinton Mistry a émigré de Bombay ; l'origine et l'héritage culturel de Joe Fiorito et Nino Ricci se devinent aisément ; Carole Fioramonte-David est née à Montréal d'une mère italienne et d'un père québécois ; avant de s'installer définitivement à Montréal, Douglas Cooper a vécu à Londres et à New York. Drew Hayden Taylor, le dernier des autochtones ojibway, est ontarien... »

Presque tous seront présents à la foire de Turin.

Autre texte en page 5.

| ENTREVUE |

Rosetta Loy: une oeuvre façonnée par des souvenirs d'enfance

ELIAS LEVY
collaboration spéciale

Rosetta Loy, l'une des romancières les plus célèbres et importantes d'Italie, vit aujourd'hui dans un quartier coscu de Rome situé à quelques mètres, à vol d'oiseau, de la via Flaminia où elle a passé son enfance. D'une lucarne, sur la pointe des pieds, elle pouvait voir la célèbre villa Borghese. De l'autre côté du Tibre, pas très loin, il y avait et il y a toujours le Vatican. Tout l'univers de Rosetta Loy tient dans ce périmètre exigu. C'est là que tout s'est joué pour elle.

Née à Rome, en 1931, dans une famille de la grande bourgeoisie catholique italienne, élevée par une gouvernante allemande, très antisémite, qui fut son premier grand amour — la fillette capricieuse qu'elle était ne se remettra jamais de la fuite imprévue de cette Fräulein autoritaire —, l'univers ouaté et insouciant de Rosetta Loy bascule à tout jamais le 16 octobre 1943. Ce jour-là, sa voisine de l'immeuble d'en face, une fille de son âge avec qui elle jouait tous les jours, ses parents, les Lévi, et une autre voisine âgée qui ne cessait de la gaver de chocolats et de bonbons, la très attachante M^{me} Della Seta, disparaissent brusquement sans lui avoir dit au revoir.

L'adolescente se sent trahie par ces êtres proches qu'elle affectionnait beaucoup. L'Italie mussolinienne et toute l'Europe commençaient à être broyées par des forces ténébreuses. Mais lorsqu'on n'a que 12 ans, on n'est pas supposé comprendre tout cela. Ce n'est que bien des années plus tard que Rosetta Loy réalisera que ses voisins n'avaient pas déménagé sans l'avoir prévenue, mais avaient été emportés du jour au lendemain vers une terre d'ignominies et d'anéantissement d'où ils ne revinrent plus jamais : le camp d'extermination nazi d'Auschwitz-Birkenau.

Cette tragédie l'a profondément marquée. Des souvenirs funestes qui, 60 ans plus tard, continuent de la hanter. C'est pour cette raison que la plupart des récits de cette grande dame de la littérature transalpine abondent, directement ou indirectement, des thèmes inhérents à cette époque de sang et de fureur : la déportation et le génocide des juifs ; la dictature fasciste instaurée par Mussolini ; l'antisémitisme dans la société italienne ; l'attitude de l'Église catholique pendant que les communautés juives étaient exterminées ; les conséquences dévastatrices d'une guerre... Des hécatombes effroya-



Rosetta Loy est l'une des romancières les plus célèbres et importantes d'Italie.

bles relatées par le biais du regard ingénu d'une adolescente espiègle.

Une oeuvre autobiographique

« Toute mon oeuvre romanesque, qui est très autobiographique, est nourrie et façonnée par mes souvenirs d'enfance et d'adolescence. Mon enfance a été très importante et est toujours très présente en moi, avec ses souvenirs et ses angoisses très marquées, explique Rosetta Loy, qui parle couramment le français, en entrevue depuis sa résidence romaine. Le monde des enfants est un monde magique et fascinant, mais c'est aussi un monde de souffrances. Happés par leurs propres préoccupations, ambitions et projets, les adultes ne comprennent pas grand-chose au monde des enfants. Les enfants et les adultes regardent le monde avec des yeux différents. L'enfant voit des choses que l'adulte ne peut percevoir ou ne soupçonne même pas. Les enfants sont souvent dans l'ignorance de l'Histoire. Ils sont fragiles et innocents. Mais l'Histoire finit toujours par les rattraper dans leur monde protégé. Ce fut mon cas pendant la guerre. »

Dans son dernier livre, *Ay, Paloma*, dont la traduction en français

est parue récemment aux Éditions Rivages, Rosetta Loy revient sur la période cruciale de septembre 1943, année sinistre où les lois antisémites promulguées par le régime de Mussolini battent leur plein et où les Wafen SS nazis investissent brutalement le ghetto juif de Rome.

Dans ce roman autobiographique bref mais d'une grande densité, l'écrivaine raconte la vie et les péripéties de plusieurs familles de la bourgeoisie italienne pendant les quelques semaines qui précèdent l'effondrement du régime fasciste mussolinien et le débarquement des troupes américaines. Le temps des choix est arrivé. Certains décident de se battre fougueusement pour défendre l'honneur d'un régime déliquescant et aux abois. D'autres décident de se rendre ou de se joindre à la Résistance. Outre l'originalité avec laquelle Rosetta Loy aborde ce sujet grave, la réussite de ce magnifique roman, sa parfaite maîtrise, sa force d'évocation tiennent dans l'alliance d'une construction où les frontières temporelles se renversent sous les assauts de réminiscences douloureuses et un style littéraire sobre qui parvient à transmettre les émotions les plus intimes d'une conscience.

Les Éditions Liana Levi ont pu-

blié en français, à l'automne 2002, le premier roman de Rosetta Loy, *La Bicyclette*. Écrit en 1966, mais publié seulement en 1974 après avoir été entièrement réécrit, ce récit autobiographique cruellement authentique et subtilement séducteur est la chronique d'une famille bourgeoise dans l'Italie de l'immédiat après-guerre.

Les Éditions Rivages ont aussi réédité, en livre de poche, un des romans les plus remarquables de Rosetta Loy, *La Porte de l'eau*. Dans ce chef-d'oeuvre de subtilité et de poésie, écrit dans un style littéraire d'une fluidité narrative exceptionnelle, on retrouve de nouveau tous les thèmes qui hantent depuis presque 40 ans toute l'oeuvre de cette brillante romancière.

Rosetta Loy est aussi l'auteur d'un remarquable essai autobiographique, *Madame Della Seta aussi est juive* (Éditions Rivages, 1999), où elle analyse sans détours le comportement des Italiens sous le fascisme et le mutisme abyssal de l'Église catholique pendant la déportation des juifs de Rome. Ce livre suscita de vives controverses en Italie.

« Le monde catholique et les instances vaticanes ont boudé et ignoré pendant longtemps ce livre dans lequel je dénonce l'attitude très ambiguë du Vatican face à l'antisémitisme et à la déportation vers les chambres à gaz des juifs européens. Quelquefois, j'ai même été attaquée très violemment. Mais le monde catholique commence aujourd'hui à se raviser et à reconnaître ses fautes. Si le pape Pie XII n'a pas été canonisé, c'est parce que la thèse que je soutiens dans ce livre — these sur laquelle d'éminents historiens travaillent depuis longtemps — n'est plus récusée avec condescendance par une partie du monde catholique. »

Auteur d'une dizaine de romans et de récits autobiographiques traduits dans 35 langues, Rosetta Loy s'est fait connaître dans le monde entier grâce à son roman *Les Routes de poussière* (Éditions Rivages), une vaste fresque qui reconstitue la vie d'une famille piémontaise au 19^e siècle. Elle a obtenu plusieurs prix littéraires italiens prestigieux, dont le prix Viareggio du premier roman.

Rosetta Loy écrit-elle parce qu'elle se sent interpellée par un devoir de mémoire envers des êtres chers disparus pendant la guerre ? « Non, répond-elle d'une voix onctueuse et posée. Le devoir de mémoire est un concept assez abstrait ressassé aujourd'hui pour n'importe quelle raison. L'écriture n'a jamais été pour moi une mission sacrée. Je n'ai pas de message

particulier à transmettre. Même lorsque j'ai écrit un livre comme *Madame Della Seta aussi était juive*, je ne voulais transmettre aucun message ni donner aucune leçon de morale ou d'Histoire à qui que ce soit. Je voulais simplement partager avec mes lecteurs des réflexions, qui me paraissent capitales, sur les égarements de la nature humaine et ses conséquences graves. L'écriture est pour moi une raison de vie, peut-être parce qu'elle est une certitude dans mon existence, la seule activité dans laquelle je suis complètement moi-même. L'écriture est tout à la fois. Elle est synonyme de bonheur, mais aussi de fatigue et de souffrance. »

Rosetta Loy ne fait pas dans la dentelle lorsqu'elle livre ses impressions sur l'état actuel de la culture en Italie. Le gouvernement de Silvio Berlusconi « a fait reculer culturellement l'Italie de plusieurs décennies », lâche-t-elle sèche-ment.

« Les politiques culturelles de Berlusconi m'épouvantent et me donnent la nausée. Berlusconi ne défend pas une culture, il prône sans fard l'inculture. C'est très inquiétant, dit-elle. Les analogies ineptes et fallacieuses que Berlusconi et ses collaborateurs ne cessent de faire entre le conflit en Irak et le III^e Reich nazi des années 1940 sont un exemple saisissant de l'inculture qui prédomine aujourd'hui dans les cénacles politiques italiens. Saddam est un personnage odieux et épouvantable. Mais on ne peut pas comparer l'Allemagne de 1938 à l'Irak exsangue de ce début du 21^e siècle. C'est cette même inculture qui est en train de sous-estimer, et d'éluder parfois complètement, les percées inquiétantes de l'extrême-droite dans la plupart des pays européens. Nous vivons désormais à une époque où les *confusionnismes* et les amalgames historiques les plus troublants ont pignon sur rue. Tout cela me fait très peur, moi qui ai toujours été horrifiée par les nationalismes sectaires, exclusionnistes et xénophobes ! »

★★★★ 1/2

AY, PALOMA
Rosetta Loy
Rivages, 73 pages

★★★★

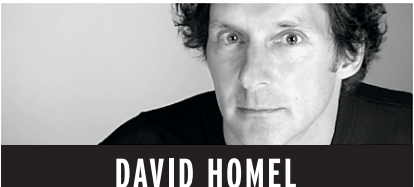
LA BICYCLETTE
Rosetta Loy
Éditions Liana Levi, 185 pages

★★★★

LA PORTE DE L'EAU
Rosetta Loy
Rivages, Collection Poche, 123 pages

| LITTÉRATURE DU VOISIN |

Le nouveau syndrome de Stockholm



DAVID HOMEL
collaboration spéciale

Il y a trois décennies à Stockholm, un vol de banque a mal tourné. Prise d'otages, négociations qui ont échoué, voleurs et otages enfermés dans l'énorme coffre-fort de l'établissement. Suite au drame, on a découvert la nature particulière des relations qui se sont établies entre les voleurs et leurs otages : les uns sont tombés amoureux des autres, allant même jusqu'à faire l'amour sur le plancher du coffre-fort. Rien de surprenant si on connaît un peu la psychologie humaine. Pour assurer sa survie, l'otage doit établir des contacts avec son géolier. Et plus fort est le contact, plus grandes sont les chances de survie. Cela a marché dans la capitale suédoise, du moins pour les otages. Ainsi est né le syndrome de Stockholm.

Dans son plus récent roman, *Bel Canto* (gagnant du Prix PEN/Faulkner et du Prix Orange, deux très solides récompenses), la romancière américaine Ann Patchett a, en quelque sorte, « réécrit » ce syndrome. Mais elle travaille la fiction, M^{me} Patchett, non pas la psychologie sociale. Elle a donc revu, librement, la réalité du syndrome de Stockholm et créé un roman basé sur un fait réel : une prise d'otages dans une ambassade du Pérou, en 1996. Sauf qu'elle a largement dépassé les limites du fait divers pour nous livrer une belle histoire dans laquelle la politique du tiers-monde, le pouvoir de l'art et l'attrait des contraintes s'unissent pour nous

envoûter. Comme le fait remarquer la revue britannique *Time Out*, ce livre donne l'étrange désir de vouloir être kidnappé.

Les criminels de Stockholm étaient de vulgaires voleurs de banque qui ne cherchaient que l'argent. Les « terroristes » de Patchett (l'étiquette s'applique à peine, comme on le verra) sont motivés par une certaine idée de la justice. Un soir, ils font irruption dans la maison du vice-président d'un pays ; ils sont à la recherche du président de ce pays, espérant l'enlever et, ainsi, provoquer la chute du gouvernement et la libération de la paysannerie. Hélas, le président n'y est pas : mordu d'un feuilleton télévisé, il a préféré rester chez lui pour se délecter des aventures de l'héroïne de la série, au lieu de se rendre à la soirée fatidique. Il doit donc sa vie à un *soap opera*.

Chose étonnante, ce drame de terroristes et d'otages devient une comédie. Je dis bravo à Ann Patchett, car elle est tout à fait à la hauteur de ce défi. Mettant en scène un *casting* de personnages divers (des Russes, un Français, des Japonais), elle réussit à donner à chacun une réalité et une chaleur humaine. Les terroristes sont menés par trois adultes, les « généraux », dont un souffre d'un horrible cas de zona qui dévore la moitié de son visage. Quant aux soldats sous leurs ordres, ce sont de simples adolescents sortis de la jungle pour accomplir cette mission. Une fois la belle demeure du vice-président sous leur contrôle, ils découvrent des merveilles sans nom ni nombre : la télévision, l'eau chaude courante, des montagues de serviettes blanches et douillettes. Les paysans arrivent en ville.

En plus, deux de ces adolescents guerriers s'avèrent des adolescentes : Carmen et Beatriz. Beatriz est dure et rustre à souhait, tandis que la tendre Carmen, une fille belle



La romancière américaine Ann Patchett.

comme une Vierge de peintre naïf, tombe amoureuse de Gen, bras droit de l'homme d'affaire japonais M. Hosokawa et excellent traducteur qui manipule toutes les langues. Le plus cher désir de Carmen, lors de sa première rencontre nocturne avec Gen, est justement qu'il lui enseigne des langues, à commencer par l'espagnol, car elle ne parle qu'un patois péruvien. Elle passera ensuite à l'anglais et au japonais, pour mieux communiquer avec son amant.

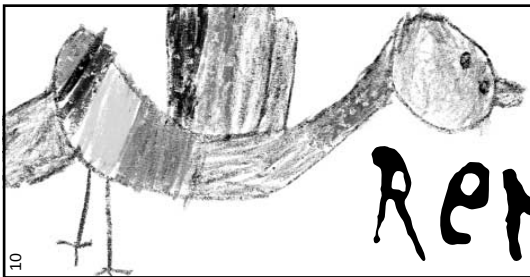
Bel Canto est un livre à thèmes multiples,

mais son coeur se trouve du côté de l'art : l'art des langues, l'art de la communication par la musique. C'est aussi un anti-huisclos : oui, des gens se trouvent enfermés ensemble ; mais au lieu de se déchirer, ils accèdent à un niveau moral supérieur. Parmi eux, la cantatrice américaine Roxane Coss, qui a assisté à la soirée uniquement afin de chanter quelques arias pour fêter l'anniversaire du richissime Hosokawa. Ce qui lui vaut de vivre l'expérience d'être otage. Une cantatrice otage ? Aidée par sa voix puissante qui émeut tout le monde, elle finit par organiser la vie dans cette belle demeure devenue prison. La voix de Roxane, c'est le pont entre les terroristes et les otages. C'est finalement elle qui donnera des ordres aux généraux et qui apprendra l'art de vivre aux adolescents. La transformation des jeunes « soldats » est un des points forts du roman, et reste entièrement convaincante.

Coup de génie, Ann Patchett réussit ici à tourner une prise d'otages politique en comédie sociale et en éloge de l'art lyrique. Il faudrait être drôlement optimiste de nos jours pour tenter — et réussir — ce coup-là. Les preneurs d'otages et leurs victimes finissent par trouver un équilibre, une sorte d'entente. « Pourquoi le monde extérieur ne peut-il pas disparaître, et nous laisser en paix ? » se demande Carmen. « Je suis si bien ici. » Drôle de réflexion de la part d'une jeune justicière. Mais la machine du monde tourne, broie et écrase des utopies comme celle qu'a créé cet étrange mélange d'otages et de guérilleros. La fin est inévitable... et mettra au défi l'optimisme de l'auteur.

★★★★

BEL CANTO
Ann Patchett, traduit par Oristelle Bonis
Rivages, 371 pages



Chez Portage, on peut t'aider à vaincre la toxicomanie, à reprendre goût à la vie et à prendre ton envol.

Chez nous, personne ne juge personne. Parce qu'on est tous passés par là.

Québec (418) 524-6038 • (514) 939-0202 Montréal



Parce que tu existes pour quelqu'un

| LETTRES FRANÇAISES |

Milan Kundera et l'exil

JACQUES FOLCH-RIBAS
collaboration spéciale

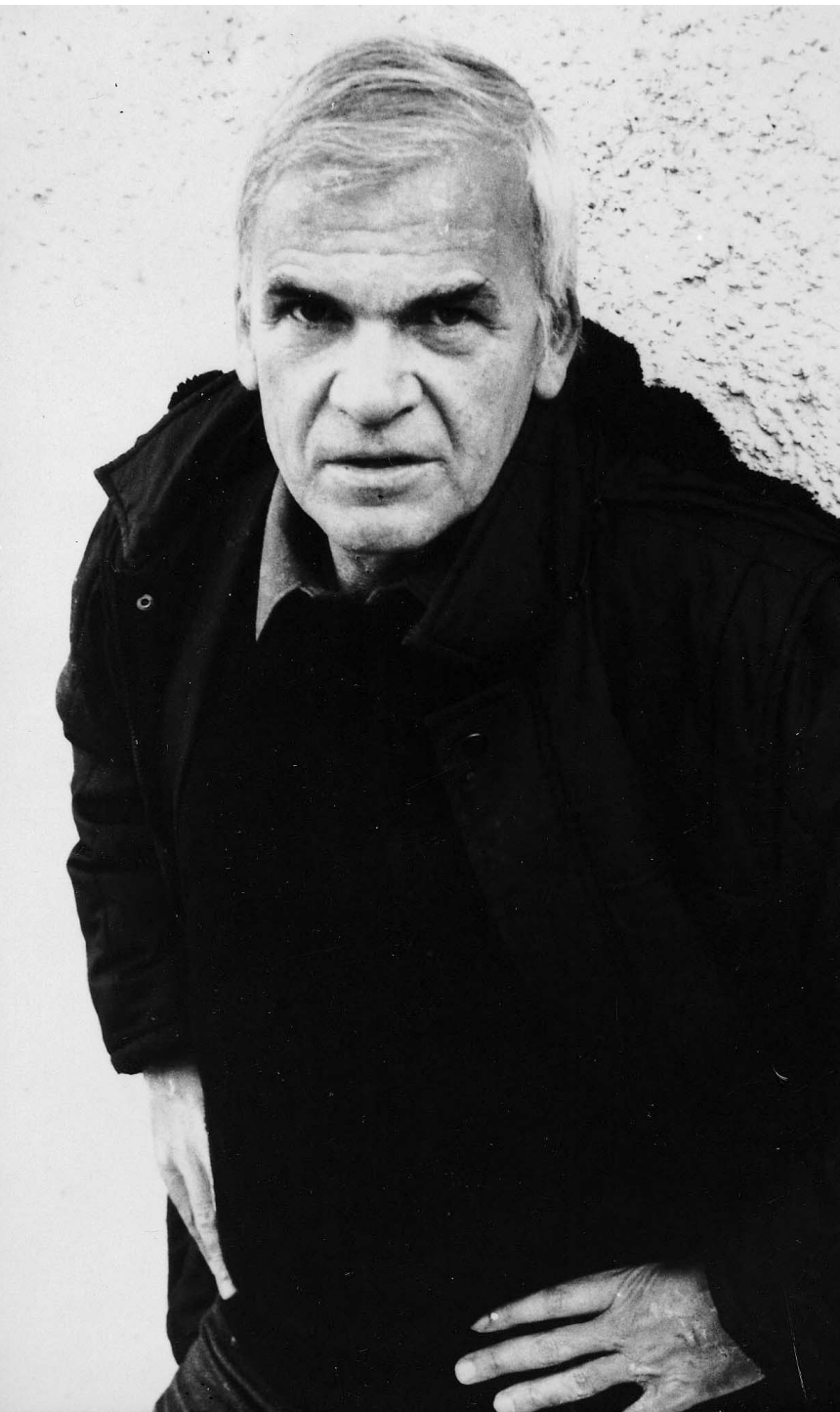
Le voilà donc enfin, ce roman qui a été publié en l'an 2000, et que nous n'avions pas pu lire en français. Il avait été confié à un éditeur catalan, publié à Barcelone puis en Amérique du Sud. Et puis en Italie. Et aux États-Unis, en 2002.

Il s'intitule *L'Ignorance*. C'est, pour Kundera, ce qui empêche les hommes de comprendre et de maîtriser leur destin. Une sorte d'absence. C'est l'indifférence de ces gens qui ne s'intéressent pas les uns aux autres, qui les ignorent. C'est enfin la désillusion de la solitude, où chacun est loin de l'autre, qui le lui rend bien.

L'histoire est assez simple, comme souvent dans les romans de Milan Kundera. Un homme, Josef, et une femme, Irena, se rencontrent dans un aéroport. Ils sont des exilés de Tchécoslovaquie, Josef au Danemark et Irena en France, et reviennent dans leur nouveau pays, la République tchèque, pour une visite à leurs amis et à leurs familles, poussés sans doute par la chute du régime communiste.

Déjà, le malentendu s'insinue, à l'aéroport. Se connaissaient-ils vraiment ? Irena le prétend, elle en est sûre, pas lui, pas trop, mais il joue la comédie de circonstance. Le mensonge pour ne pas faire de la peine. Ni pour en subir. Les comédies semblables vont se succéder tout au long de leurs deux aventures, à Prague et en province, avec leurs familles (ce qu'il en reste) et leurs anciens amis et amies (s'ils le sont encore).

Kundera procède, comme d'habitude, par courtes scènes. Les personnages et les situations de fiction sont là pour illustrer ce que l'auteur pense. Ce sont de petits problèmes de mathématiques, très bien exposés, qui vont se résoudre en fonctions évidentes à deux inconnues ou davantage, (*X égale deux Y*)... CQFD. Le romanesque est au service d'une démonstration d'idée. Ce fut toujours et c'est donc encore la technique de Kundera, la construction par courtes scènes, changeant de lieu, de temps, de personnages même, afin de remplir et fermer bien étanche la démonstration. Ici, celle des différents



Le dernier livre de Milan Kundera (notre photo), *L'Ignorance*, est probablement le plus noir des romans de cet auteur.

avatars de l'ignorance. Comme ce fut le cas pour *L'Identité*, *La Lenteur*, *L'Immortalité*, bref, pour tous les romans.

Il se trouve dans ce livre des rapprochements télescopiques superbes, et très clairs. Les Émigrés de la Révolution Française, donc les nobles privilégiés, avec les fuyards modernes des régimes soviétiques... *L'Odyssée* et la fidélité

d'Ulysse, retenu par Calypso son amante durant sept ans, mais le retour du guerrier auprès de Pénélope... Et, encore *L'Odyssée*, le chien d'Ulysse qui fut le seul à le reconnaître, et le berger allemand qui est le seul à reconnaître Josef.

Ce livre est probablement le plus noir des romans de Milan Kundera. On y voit passer la solitude comme un mépris, que l'on dit parfois sou-

verain mais qui n'est souvent que vulgaire. La mélancolie y apparaît à chaque page — lorsque Josef contemple tristement son frère — même lorsque deux vieillards font l'amour. On y voit vivre la mauvaise mémoire, celle qui se souvient des mauvais moments. Et l'oubli, et le drame de l'exil, et celui du retour. Quelqu'un a dit on ne revient jamais, de nulle part. Il aurait pu être Kundera.

À propos

Si vous êtes un lecteur de Kundera, alors il vous faut lire cette étude, cet essai sur son oeuvre écrit par François Ricard, brillantissime professeur de lettres françaises à l'Université McGill. Ricard suit l'auteur et l'oeuvre depuis des années.

Pour ce livre, il prend un prétexte, le personnage central de *L'Immortalité* (1990), Agnès. C'est le dernier jour de sa vie, Agnès doit mourir. Elle devait regagner Paris, mais voilà qu'elle décide de passer encore une demi-journée en Suisse. Décision incompréhensible pour le lecteur. Mais Agnès s'attarde devant la beauté des montagnes, devant ce paysage autour d'elle qui l'empêche de s'en aller. Elle se livre, comme l'écrit Ricard, tout entière aux montagnes.

Partant de cette scène, François Ricard étudie et commente l'oeuvre de Kundera. C'est passionnant. Nous ne trouverons dans ce livre aucun des poncifs de l'essai universitaire (du moins ceux que nous appelons ainsi, le texte enflé et les coupes de cheveux en quatre dans le sens de la longueur) mais bien une écriture nette, claire, directe, une connaissance approfondie de l'oeuvre qui jamais ne pèse, et une pensée qui se construit devant le lecteur, par correspondances successives, dans une structure qui ressemble (sans doute une osmose) à celle des romans de Kundera.

★ ★ ★ ★

L'IGNORANCE
Milan Kundera
Gallimard, 181 pages

★ ★ ★ ★

LE DERNIER APRÈS-MIDI D'AGNÈS
Essai sur l'oeuvre de Milan Kundera
François Ricard
Arcades, Gallimard, Paris, 207 pages

| LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE |

Enfance volée

SUZANNE GIGUÈRE
collaboration spéciale

Sylvain Meunier a publié des romans, des récits policiers, des contes et des nouvelles pour les jeunes et les adultes. Enseignant à Montréal en adaptation scolaire, il a accueilli dans ses classes, au cours des dernières décennies, une multitude de jeunes nés dans les Antilles. Ces enfants lui ont d'ailleurs inspiré le roman *Lovelie d'Haïti*. Bien que ses rencontres furent pour la plupart heureuses, précise-t-il dans la préface de son roman, l'auteur a choisi de raconter le destin douloureux d'une petite Haïtienne qui se retrouve domestique dans une famille haïtienne, dans le Québec des années 80.

Il peint en toile de fond une société québécoise qui, confrontée à la diversité culturelle, n'était pas à l'abri d'actes et de comportements individuels racistes. Il ouvre une fenêtre sur des facettes de la culture haïtienne qui relèvent davantage de perceptions que d'une analyse approfondie de cette culture. Le roman, émouvant et grave, traite de façon oblique de l'immigration illégale, de l'exploitation des enfants, de la prostitution juvénile et du phénomène des gangs de rue.

Elle s'appelle Lovelie d'Haïti. Dans un pays où, comme le dit un proverbe, *Bourik travay, chwal galonnen* (l'âne travaille, le cheval parade), ses parents n'arrivent plus à joindre les deux bouts. Un cousin les convainc d'envoyer leur fillette au Québec avec la promesse d'un avenir meilleur. Lovelie a six ans. Dès son arrivée dans sa famille d'accueil, le cauchemar commence. Le père est un ancien macoute recyclé en homme d'affaires magouilleur. Victime de l'hostilité de ses hôtes, séquestrée et maltraitée, Lovelie n'a que sa poupée à qui confier ses malheurs du jour. « Dans sa vie de soumission, elle évitait désormais autant que possible de parler, se contentant de répondre par des *oui, madame, non, madame*, gardait les yeux baissés, frottait, récurait, et torchait sans se hâter inutilement, avec à l'esprit l'unique objectif de s'épargner les châtements. » Rude apprentissage pour Lovelie. Elle se lie d'amitié avec une petite voisine mais subit la xénophobie de sa mère, Germaine Brûlotte, qui ne déteste pas vraiment les noirs mais qui pense néanmoins « qu'ils devraient rester chez eux dans leur pays ».

Émerveillement

Un jour, un vicaire haïtien vient la visiter et lit dans ses yeux la souffrance. Lovelie lui confie son plus cher désir, celui d'aller à l'école. Le prêtre fait pression sur son père adoptif. Lovelie n'a pas assez d'yeux pour s'émerveiller de tout ce qu'elle découvre.

« Elle aurait voulu avoir quelques oreilles de plus pour mieux saisir tout ce que la maîtresse disait ; les mots tombaient les uns par-dessus les autres comme s'ils avaient été déchargés d'un camion à benne ! » L'embellie est de courte durée. Après la misère physique, Lovelie connaît la misère morale. Elle est victime, une fois de plus, des sombres plans de Charline, l'ainée des Jolicoeur. Obligée de rembourser une dette au caïd du gang de rue, elle oblige Lovelie à devenir l'esclave sexuelle d'un pédophile du quartier. Lovelie, ravagée, anéantie, doit son salut au prêtre haïtien qui décide une fois pour toutes de mettre un terme aux traitements abjects dont est victime l'enfant. Il lui trouve une autre famille. L'action du roman s'accélère. Des révélations bouleversantes se succèdent. Finalement, l'arrimage réussi de Lovelie à sa nouvelle famille québécoise, les Brûlotte, présage d'un avenir meilleur et d'une victoire sur le racisme.

Lovelie d'Haïti est peuplé d'êtres mal-aimés mais aussi de personnages pleins de vitalité comme madame Moïse, la professeure haïtienne de Lovelie. La dureté des situations décrites est tempérée par des scènes où l'émotion gagne les mots. Celle, par exemple, qui nous montre Lovelie désespérée devant l'absence du père qui doit la ramener à la maison après sa première journée d'école.

« Lovelie eût été prête à mourir là, tout de suite, rien que pour le bonheur de poser une dernière fois sa joue dans la paume d'Elmer-ryse (sa mère), autant rude de travail que douce d'amour. » Pour traduire les chocs culturels que Lovelie ressent, le récit est émaillé de mots d'enfant sur le Québec qui sont autant d'oasis de fraîcheur. Pour elle qui vient d'un pays dirigé par un seul et unique président à vie, il ne semble pas y avoir, dans son nouveau pays, de président du tout ! « Plutôt des dizaines de chefs qui se promènent partout et qui discutent avec tout le monde tels des badauds sur la place du marché, sans costume d'apparat ni soldats. » Quand elle découvre le mot *référéndum* dans le journal, elle comprend tout au plus que « c'est quelque chose à perdre ou à gagner, une sorte de jeu de oui ou non ».

Lovelie d'Haïti est un roman populaire arc-bouté sur des portraits psychologiques fouillés. Il suscite à la fois la réflexion et l'émotion. Le roman fait partie d'une trilogie qui, au fil des tomes, prendra l'allure d'une saga historique contemporaine, allant des années 80 à nos jours.

★ ★ ★ 1/2

LOVELIE D'HAÏTI
Sylvain Meunier
La Courte Échelle, coll. roman adulte, 348 pages

★ ★ ★ ★

WELLS
Suzanne Jacob
Boréal, 88 pages



| LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE |

Suzanne Jacob ou la perversion du réel

RÉGINALD MARTEL
regimartel@videotron.ca

Leur histoire à elle et lui, celle qui compte vraiment, est hors de l'histoire et ne peut être racontée, partagée, sinon par des événements incidents. Dans le premier temps du roman, leur mère vient de mourir. Ils vont porter leur deuil à Wells, sur la côte atlantique. Le porter comme on porte un vêtement ou le porter ailleurs ? Allez savoir. Vingt ans plus tard, c'est le père qui meurt, homme qu'ils ont jadis condamné et renié, sans l'entendre. Les deux enfants, maintenant quinquagénaires, ne se sont jamais revus. Pour l'occasion, ils projettent des retrouvailles.

Deux décennies d'une apparente absence. Deux décennies de présence plutôt, indéfectible, « telle que le néant en est une sur laquelle compter ». Qui sont ces anges, elle de nuit, lui de lumière ? Elle, c'est le roc et lui, le vent. Elle deviendra chanteuse, il héritera le commerce d'automobiles de son père. Ils sont semblables et différents, comme les deux visages de Janus, et gardiens de leur propre secret.

Chacun n'existe totalement que dans le creuset d'un amour ambigu où le corps n'est pour rien, sinon dans la reproduction en chacun d'eux de la beauté intolérable de leur mère. Leur lieu commun n'est pas celui de l'inceste, dit-elle, il est « hors d'atteinte ». Leur gémellité est une énigme, les deux protagonistes ne cherchent pas à l'élucider. Tandis que la soeur, à Wells, impose à l'autre ses rites, ses manies, ses lubies, le frère les subit sans paraître en souffrir, comme s'ils étaient le tribut obligé d'une complicité bien réelle que rien n'avère pourtant. Des heures durant, elle regarde l'horizon fixement et boit du saké, tandis que lui s'agit et observe ce qui se passe tout autour sur la plage. « Elle me guide et je lui dois tout », songe-t-il, mais ce qui émane d'elle est en deçà ou au-delà des mots, connivence aussi impérieuse qu'intangible. La dépendance du frère est assumée et irrémédiable : « Ma soeur me domine totalement par la liberté qu'elle me laisse. »

La soeur et le frère, couple singulier, ne semblent réunis, et seulement provisoirement, que par leur mère en-allée. « Nous sommes jumeaux, c'est ce qui nous a séparés. » Entre eux qu'un océan rapproche ou isole, ils n'ont même pas tissé une correspondance qui dirait les étapes banales de la vie, carrière et amours, trahisons du corps ou de l'âme. Ils sont chacun pourtant le double nécessaire de l'autre, le ce sans quoi rien n'aurait plus de sens. Incapables de réaliser l'impossible fusion, en mémoire inconsciente de leur séjour commun dans les eaux originelles, ils se rejoignent et s'unissent dans la distance sans calcul qui devient leur musique intime, secrète, décisive.

Les arcanes de la musique et le mystère des êtres sont dans *Wells* la matière même de l'oeuvre de M^{me} Jacob. Elle les aborde de manière détournée, moins par timidité que par ruse, tantôt avec mille précautions et tantôt de façon plus décisive, sans jamais viser le dévoilement, la révélation. Des personnages ne sont pas différents, tel le frère jumeau qui décrit ainsi sa relation avec sa femme : « Cécilia (...) n'a jamais cessé, jour après jour, de me donner ce dont j'avais absolument besoin : l'étrangeté absolue où rien n'est entendu, où l'implicite doit être inventé lentement au fil du temps, où l'entendu ne vient jamais pervertir l'entente. »

L'art de l'écrivain est ainsi, il suggère plus qu'il n'affirme. Misanthrop tout sur la beauté et ses inquiétants atours, Suzanne Jacob, une fois encore, procède à une subtile perversion du réel.

Palmarès Renaud-Bray
Le baromètre du livre au Québec

du 7 au 13 mai 2003

1	Roman Qc	TOUT LÀ-BAS	A. COUSTURE	Libre Expression
2	Roman	L'IGNORANCE ♥	M. KUNDERA	Gallimard
3	Roman Qc	LA MAISON DES REGRETS	D. MONETTE	Logiques
4	Roman	SEPT JOURS POUR UNE ÉTERNITÉ	M. LÉVY	Robert Laffont
5	Polar	DARLING LILLY	M. CONNELLY	Seuil
6	Roman Qc	LES FILS DE LA CORDONNÈRE	P. GILL	vlb éditeur
7	Roman	L'ANGLE SOLITAIRE	D. STEEL	Pr. de la Cité
8	Loisirs Qc	LES MORDUS N° 1 ♥	M. HANNEQUART	Rudel Medias
9	Biographie	BRÛLÉE VIVE ♥	SQUAD	Oh ! Éditions
10	Polar	LES CHIENS DE RIGA	H. MANKELL	Seuil
11	Scénario Qc	LES INVASIONS BARBARES	D. ARCAND	Boréal
12	Loisirs Qc	LES MORDUS N° 2	M. HANNEQUART	Rudel Medias
13	Spiritualité	DIEU ? ♥	A. JACQUARD	Stock
14	Roman	JE NE SAIS PAS COMMENT ELLE FAIT	A. PEARSON	Plon
15	Psycho. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental
16	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥	E. TOLLE	Ariane
17	Roman Qc	LIFE OF PI ♥	Y. MARTEL	Vintage Canada
18	Roman	IMPRIMATUR ♥	MONDALDI/SORTI	JC Lattès
19	Roman	TOUT CE QUE J'AIMAIS ♥	S. HUSTVEDT	Leméac
20	Roman Qc	CATALINA ♥	G. GOUGEON	Libre Expression
21	Roman Qc	NOUVELLES D'AUTRES MÈRES	S. MYRE	Marchand de feuilles
22	Faune Qc	LES OISEAUX ET L'AMOUR ♥	J. LÉVEILLÉ	L'Homme
23	Psychologie	L'INSATISFACTION CHRONIQUE	ASHNER/MEYERSON	Sciences et culture
24	Biograph. Qc	NOM D'UNE BOBINETTE	C. LAMER	Publistar
25	Biograph. Qc	WILLIAM FYFE, TUEUR EN SÉRIE	M. PIGEON	Lancôt
26	Polar	GONE, BABY, GONE ♥	D. LEHANE	Rivages
27	Polar	L'HERITAGE	J. GRISHAM	Robert Laffont
28	Roman Qc	BONBONS ASSORTIS ♥	M. TREMBLAY	Leméac/Actes Sud
29	Flore	AMÉNAGEMENT PAYSAGER POUR LE QUÉBEC	HODGSON/ADAMS	Broquet
30	Santé	GUÉRIR ♥	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont
31	Essais	MIKE CONTRE-ATTAQUE ! ♥	M. MOORE	Boréal
32	Roman Qc	LE GOÛT DU BONHEUR, t. 1 - Gabrielle ♥	M. LABERGE	Boréal
33	Essais Qc	DEUX FILLES LE MERCREDI SOIR	BÉRARD/TURENNE	Transcontinental
34	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon
35	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	Gallimard
36	Jeunesse	LE PETIT PRINCE ♥	A. SAINT-EXUPÉRY	Gallimard
37	Actualité	LA GUERRE DES BUSH ♥	É. LAURENT	Plon
38	Roman	SARAH : RENCONTRE AVEC ABRAHAM ♥	M. HALTER	Robert Laffont
39	Psychologie	LA SYNERGOLOGIE ♥	P. TURCHET	L'Homme
40	Spiritualité	JE VOUS DONNE SIGNE DE VIE	M. CARON	Marjolaine
41	Roman	OSCAR ET LA DAME ROSE	E.-E. SCHMITT	Albin Michel
42	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN ♥	A. BRASHARES	Gallimard
43	Santé Qc	EN 2 TEMPS 3 MOUVEMENTS LE CORPS HEUREUX	CADRIN-PETIT/DUMOULIN	L'Homme
44	Cuisine	CUISINE VÉGÉTARIENNE ♥	COLLECTIF	Marabout
45	Roman	LA FILLE D'A CÔTÉ	B. DELINSKY	JC Lattès

♥ : Coup de Cœur RB : Nouvelle entrée

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

24 succursales au Québec

Pour commander : ☎ (514) 342-2815

www.renaud-bray.com

LA FOIR INTERNATIONALE DU LIVRE DE TURIN

Alberto Manguel, d'un festival à l'autre



JOCELYNE LEPAGE
envoyée spéciale
À TURIN

Alberto Manguel, qui vit aujourd'hui en France, dans un presbytère, après avoir passé une vingtaine d'années au Canada, fait partie des écrivains canadiens invités cette année à la Fiera internazionale del libro de Torino. Lui qui est né en Argentine, se considère-t-il comme un écrivain canadien même s'il ne vit pas au Canada ? « Le Canada, c'est un choix d'amour, dit-il. Je tiens à m'identifier à cette nationalité encore plus en cette époque de chaos. C'est un pays qui respecte les droits individuels. Mes enfants sont canadiens. Je serai toujours canadien. »

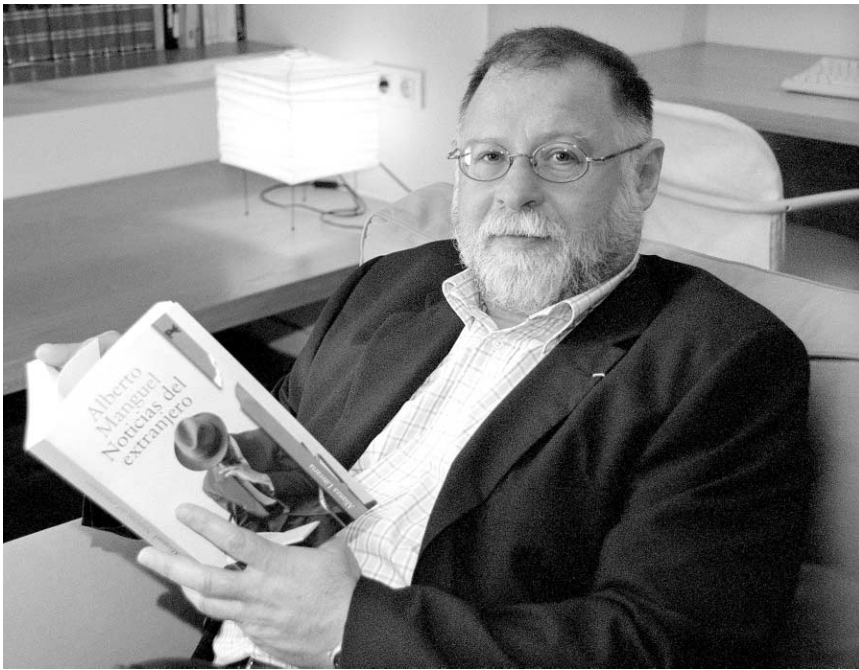
Jeudi après-midi, il errait un peu dans l'édifice où se trouve l'espace du Canada à la Foire de Turin, se demandant ce qu'on attendait de lui, en quelle langue il allait parler — il en parle six — et de quoi au juste il serait question. L'heure de sa rencontre avec le public avait changé, tout était compliqué. « La foire de Turin ressemble un peu à celle de Montréal, dit-il. C'est le genre de foire qui donne au public la chance d'acheter des nouveautés. C'est vivant, c'est animé, c'est plein d'enfants. Les foires de Londres et de Francfort, qui sont plus grosses, c'est une question d'affaires entre éditeurs, c'est ouvert au public, mais ce sont les affaires qui comptent. Le plus important festival littéraire au monde, c'est celui de Toronto, à Harbourfront. Le sa-

viez-vous ? Mon Dieu, c'est encore deux solitudes au Canada. C'est un festival auquel participent les écrivains les plus importants au monde. Une cinquantaine de Prix Nobel y ont été entendus. On y fait des lectures. Les écrivains sont choyés, logés, nourris... »

La veille, il quittait un autre genre de festival, celui du premier roman qui a lieu à Chambery, en France. Et le lendemain, il partait pour l'Espagne, parler devant des bibliothécaires.

« Le festival de Chambery a quelque chose de génial, s'exclame-t-il. Ça fait 16 ans qu'il existe. Les gens là-bas cherchaient à faire quelque chose d'original. Il sort au moins 200 premiers romans par année dans la francophonie. Ils répartissent ces romans entre 14 différents groupes, ce peut être des écoliers, des pompiers, des gens dans des hôpitaux. Les 14 choisis sont accueillis chez les gens qui participent. Il faudrait proposer la même idée au Canada, on pourrait le faire dans le nord du Québec. Moi, je fais partie des écrivains qui viennent parler aux romanciers en herbe, et au public. »

« En Espagne aussi, c'est intéressant parce que je m'adresse à des bibliothécaires. Je prépare un livre sur l'idée de la bibliothèque comme un signe de notre volonté de vouloir ranger le monde. C'est une idée ancienne, mais je la reprends. Les bibliothécaires sont des gens très courageux, ils défendent les livres. Vous savez que le FBI a demandé aux bibliothécaires de leur rapporter ce que lisent certaines personnes ? Ils se sont révoltés à cette idée. Et quand il a été question de changer la date de parution du livre de Michael Moore sur les Américains (*Mike contre-attaque !*) parce que ça nuisait à Bush, ils se sont soulevés d'indignation. »



Photothèque La Presse

Polyglotte, l'écrivain Alberto Manguel est invité à de nombreux festivals du livre.

Jeudi après-midi, Carole David était là elle aussi. Pour parler de son livre, *Impala*, traduit en italien. Elle aussi se sentait un peu perdue. Mais son éditeur italien, Pietro Lombardi, l'était moins. C'est que la démarche de cette poète et romancière intéresse les Italiens, vous allez comprendre pourquoi.

« Ma mère a souffert d'être une fille d'immigrants, a-t-elle dit. Elle a abandonné son nom italien et elle n'a jamais voulu parler de ses racines. C'était un secret. Moi, je suis de la troisième génération, j'ai eu la chance d'étudier... je suis très fière de mes origines italiennes qui sont restées vivantes grâce à ma grand-mère. Je veux les laisser en héritage à mes deux enfants. J'ai été obligée de tout découvrir par moi-même. Il a fallu que j'invente mon propre roman familial. »

À Turin, ce qui frappe le plus, c'est la multitude d'éditeurs italiens qui y participent. Il y en a 1200, dont beaucoup de micro-éditeurs.

Pietro Lombardi est un petit éditeur de la Molise qui dirige la col-

lection Cosmos de la maison d'édition Ianne Editore. Il est fasciné par ce que les Molisais et leurs descendants laissent dans la culture des autres pays. Et montre étalés sur des étagères les livres qu'il a publiés en italien. Il y est question, par exemple, d'Halifax, « l'autre porte d'Amérique », une sorte d'île de la Quarantaine pour les immigrants italiens ; de Toronto où les travailleurs de la construction italiens ont joué un rôle immense dans les premières années soixante ; des Italiens faits prisonniers pendant la Deuxième Guerre uniquement parce qu'ils étaient Italiens. Leurs auteurs, Frank Colantino, Pietro Corsi, Mario Daliani, qui s'ajoutent à Carole Fioramore, David et Mary Melfi (*Riti di infertilità*) sont des Montréalais originaires de la Molise, ajoute-t-il avec fierté.

Ce voyage a été fait à l'invitation de la ville de Turin et de la Fiera internazionale del libro de Torino qui ont payé une partie des frais de transport et l'hébergement.

Les Italiens préfèrent les étrangers

JOCELYNE LEPAGE

TURIN — Signe des temps : la Fiera internazionale del libro de Torino, la Foire internationale du livre de Turin, se déroule dans des bâtiments abandonnés de la compagnie Fiat, dans un quartier excentrique à la ville, qui constituait autrefois une ville de compagnie. C'est énorme et c'est là que se trouvent aussi, en plus d'un centre commercial, les bureaux du comité préparatoire des Jeux olympiques qui auront lieu en février 2006. De la culture et des jeux pour remplacer les industries en déclin, on a déjà vu ça ailleurs.

C'est une foire du livre gigantesque, la plus importante en Italie, une foire animée par des milliers d'enfants qui y circulent et y courent dans les allées. Mille deux cents éditeurs se partagent de grands espaces dans trois bâtiments. Des écrivains y font des lectures, donnent des conférences, les activités d'animation ressemblent à ce qui se fait à Montréal.

Une foire qui a 16 ans et qui a une âme : Ernesto Ferrero, Turinois d'origine, 65 ans, auteur de plusieurs ouvrages dont une traduction, en italien, du *Voyage au bout de la nuit*, de Céline, et un essai sur Napoléon qui porte, en français, le titre *N. M. Ferrero adore la littérature canadienne*, celle des dix dernières années. C'est lui qui a fait connaître Mordecai Richler dont les Italiens sont fous aujourd'hui et qui a traduit Michael Ondaatje.

Si le Canada est le pays invité cette année à Turin, c'est « simplement parce qu'il s'y fait de la très bonne littérature, dit-il en entrevue. Les Italiens sont les plus grands importateurs de livres canadiens. »

Comment explique-t-il cet engouement ? « Les romanciers canadiens parlent de la réalité, à partir d'une multitude de points de vue ; ils ne parlent pas seulement d'eux, comme c'est le cas en Italie. Et puis, le Canada est un bon endroit pour explorer ses racines. C'est un pays libre d'idéologies. Ce n'est pas comme en Europe où les gens sont très divisés, où tout est noir, ou blanc. Le fait que les Canadiens viennent de partout au monde leur permet d'avoir une vision plus profonde de l'univers. » Et il reconnaît que le succès de plus en plus grand des Canadiens à l'étranger est dû en bonne partie aux efforts du gouvernement pour aider éditeurs et auteurs à exporter leurs livres. « En Italie, il n'y a rien de comparable », déplore-t-il.

La littérature italienne

Et comment va la littérature italienne, lui demandons-nous ? Pas trop fort, dit-il. « Il y a en Italie un noyau dur de lecteurs qui lisent tout, peut-être trois millions sur la cinquantaine d'Italiens. Mais les autres lisent à peine un livre par année, et c'est un best-seller. Comme les polars d'Andrea Camilleri, mais aussi toutes sortes de livres comiques. Moravia est aujourd'hui un écrivain oublié. »

« La littérature italienne souffre d'« altérophilie » si le mot existe », explique à son tour Mario Baudino, journaliste prestigieux de *La Stampa* qui en a déjà dirigé les pages culturelles. *La Stampa* est un journal national basé à Turin — le seul qui ne soit pas à Rome — et qui appartient à Fiat.

« Nous aimons tout ce qui vient de l'étranger, explique-t-il. Nous sommes un des premiers pays au monde pour la traduction d'auteurs étrangers. Nos auteurs ont donc une forte concurrence à affronter. Les romanciers italiens ont du mal à vendre leurs livres. En moyenne, ils tirent 6000 exemplaires. »

Selon lui, le marché de l'édition est faible. Il n'augmente pas depuis des années. « Le taux de lecture y est très bas, ajoute-t-il. Le taux de lecteurs qui lisent un livre littéraire par année est de 30 %. Si on met toutes les sortes de livres ensemble en comptant les livres pratiques, on arrive à peine à 50 %. »

Mais le problème est encore plus criant dans l'Italie du Sud. « Le problème remonte loin, dit-il. Avant la naissance de l'Italie au XIX^e siècle. La distribution coûte trop cher ! »

La Foire de Turin ne change pas le monde, comme on dit chez nous. « Elle ne change pas le marché, mais elle le soutient, dit Mario Baudano. Et elle est très importante pour la ville. » Une ville que les Jeux olympiques à venir dynamisent, obligeant les Turinois à voir d'autres ressources naturelles, et culturelles, en dehors des moteurs de Fiat.

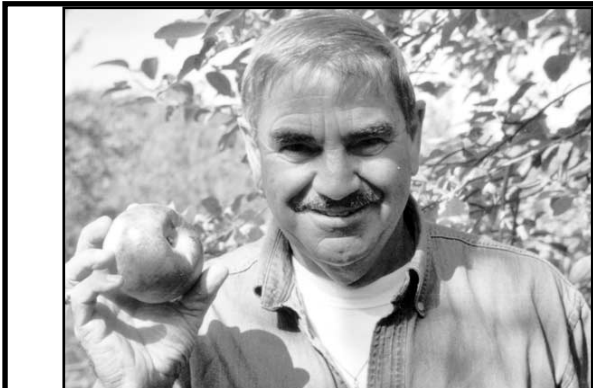
CÉLÉBRITÉS...



Heureux 50e anniversaire de mariage à PIERRETTE et JEAN-JACQUES

Le 16 mai 53, vous vous êtes engagés dans une belle histoire d'amour, de celles qui ne finissent pas. Aujourd'hui et toujours, vos enfants sont de tout cœur avec vous afin que se poursuivent vos rêves les plus fous.

Alexandre, Céline, Charles, France, Jackie, Jade, Jean-Marc, Louise, Mario, Mathieu, Michèle-Andrée.



ENFIN LA RETRAITE POUR RAYNALD!

Le meilleur cueilleur de fruits au Québec
Tes voisins d'en haut, Johanne et Robert



40 ANS TOUTES SES DENTS

BON ANNIVERSAIRE ANNE!

VOUS AVEZ UN ÉVÉNEMENT À CÉLÉBRER?

Soulignez-le !

La Presse

tous les dimanches dans **La Presse**

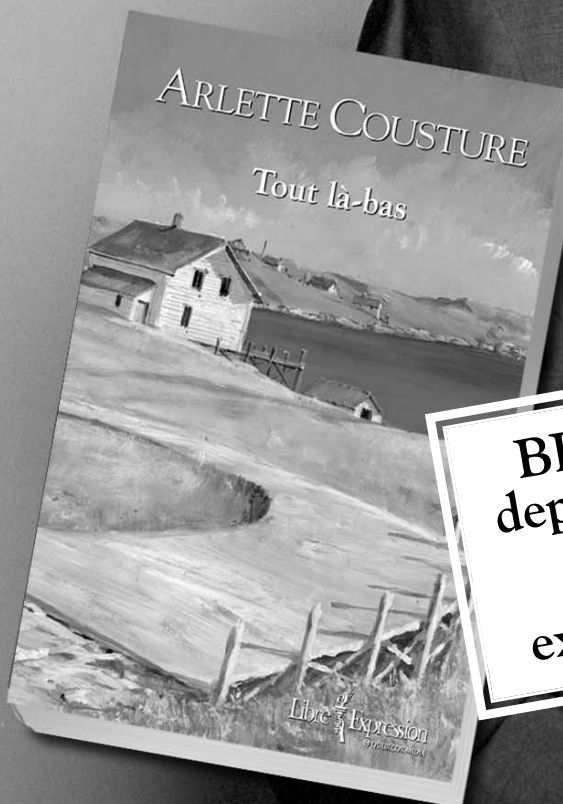
Composez le (514) 285-7274

appels interurbains (sans frais) 1 866 987-8363

ARLETTE COUSTURE

vous emmène

Tout là-bas,
à Harrington Harbour,
le temps d'un roman
ensorceleur
comme l'île
qui l'a inspirée.



BEST-SELLER
depuis sa parution
25 000
exemplaires déjà!

EN VENTE PARTOUT

Libre Expression
QUEBECOR MEDIA

SCIENCES

EN BREF

Les maths du maniacodépressif

LA MANIACODÉPRESSION se traduit par une baisse d'aptitudes... en mathématiques. Dans une exploration de cet aspect pour le moins méconnu de la maladie, des chercheurs signalent en effet une diminution significative du « raisonnement mathématique » chez les 120 adolescents qu'ils ont étudiés. Et ce, peu importe que ces adolescents prennent des médicaments ou non. En revanche, leurs notes en lecture, écriture et « intelligence non verbale » ne semblent nullement touchées. Les résultats ont été publiés dans l'*American Journal of Psychiatry*, mais l'équipe du Dr Diane C. Lagace, de l'Université Dalhousie, à Halifax, ne se risque pas à avancer une explication.

Les écoliers connaissent bien leurs bières

UNE MAJORITÉ d'écoliers américains connaissent davantage les marques de bière... que les noms de leurs anciens présidents. C'est ce que révèle un sondage réalisé par le Center for Science in the Public Interest auprès d'élèves de 8 à 12 ans. Pas étonnant, diront certains, puisque chaque année, plus d'un milliard de dollars sont investis dans la publicité visant à promouvoir la consommation d'alcool. Une récente étude du National Longitudinal Alcohol Epidemiologic Survey démontrait d'ailleurs que près de la moitié de ceux qui commencent à consommer de l'alcool avant l'âge de 13 ans souffriront, au cours de leur vie, d'une solide dépendance à l'alcool. De quoi inquiéter plusieurs parents... et politiciens.

— National Geographic



Photo Archives, La Presse
Un bambin atteint de choléra.

Filtre portatif

UNE AUTRE preuve que les recettes les plus simples sont souvent les meilleures : les cas de choléra dans des villages du Bangladesh ont diminué de moitié lorsque les femmes ont pris l'habitude de se servir de leurs vieux saris comme filtres pour l'eau qu'elles recueillent dans les rivières et les étangs. Le sari est cette longue étoffe qui enveloppe les femmes, en Asie du Sud. Or, il se trouve en effet que l'étoffe suffit à retenir 99 % des

bactéries causant le choléra : une surprise, quand on sait qu'une bactérie serait normalement assez petite pour passer à travers les fibres du tissu, mais qui s'explique quand on apprend que ces bactéries s'accrochent au plancton qui, lui, ne passe pas. Des dizaines de milliers de personnes meurent chaque année dans le monde de déshydratation consécutive aux diarrhées causées par la malaria.

L'arroseur arrosé

ALAN Ralsky porte un titre peu enviable : il est le roi des spammeurs, c'est-à-dire ces gens qui vous envoient, jour après jour, des courriels non sollicités sur les offres les plus inutiles et les plus stupides qu'on puisse imaginer. Mais il y a une justice en ce bas monde : un article qui lui était consacré sur Internet a permis à de sympathiques pirates informatiques de le localiser et de l'abonner à des tonnes de listes d'envoi par courriels, campagnes de publicité, etc. Interrogé par le *London Free Press*, Alan Ralsky a déclaré qu'il ne la trouvait pas drôle et qu'il avait contacté le cabinet d'avocats Bloomfield Hills afin de poursuivre les spammeurs.

Une étoile froide

UN RECORD : l'étoile la plus froide. En fait, elle est à peine plus chaude qu'un four bien chauffé : environ 450 degrés Celsius, ce qui est très loin des 6000 degrés de notre Soleil. L'explication ? Cette étoile, découverte en 2001, mais qui n'a été « mesurée » que récemment, est ce qu'on appelle une naine brune, une classe d'étoiles trop faibles et trop petites pour émettre de la chaleur et même briller. En fait, il existe un débat d'experts parmi les astronomes : faut-il vraiment classer les naines brunes parmi les étoiles, ou ne s'agit-il pas plutôt de très grosses planètes ?

Les dessous du marketing pharmaceutique

DANS SES publicités, l'industrie pharmaceutique fait systématiquement référence à des essais cliniques afin de promouvoir ses produits. Une équipe de chercheurs espagnols de l'Escuela Valenciana de Estudios para la Salud a donc voulu vérifier l'exactitude de ces essais cliniques. Sur 102 publicités, il s'est avéré que 45 comportaient des erreurs majeures ; par exemple, plusieurs des tests en question ne correspondaient pas aux bons médicaments. Selon Robert Fletcher, épidémiologiste à l'École de médecine d'Harvard, au Massachusetts, le problème est largement répandu, mais les réglementations sont rarement mises en application. Et ces fausses manoeuvres ne nuisent pas à la vente de médicaments, au contraire, puisque celle-ci est en constante progression.

Clonage humain : les hommes d'abord ?

ON PRÉTEND que l'homme serait plus enclin à prendre des risques que la femme. C'est ce que confirme un sondage téléphonique réalisé par le Centre de génétique et de politique publique de l'Université Johns Hopkins de Washington. La majorité des 1211 adultes interrogés approuvent la manipulation génétique à des fins thérapeutiques. Cependant, hommes et femmes divergent lorsqu'il est question de modifier les gènes afin de créer des bébés « à la carte » : 28 % des hommes y sont favorables contre seulement 12 % des femmes. Même chose pour le clonage humain : 27 % des hommes l'approuvent alors qu'à peine 11 % des femmes l'acceptent. Le sondage révèle également que 33 % des hommes et 22 % des femmes sont favorables à des techniques génétiques qui leur permettraient de choisir le sexe de leur enfant. Quant au clonage des animaux, il recueillerait l'approbation de 49 % d'hommes et de 27 % de femmes.

— Agence science-presse



Grâce à la biodiversité, la variante humaine de la maladie de la vache folle, la maladie de Creutzfeldt-Jakob, ne tuera qu'un maximum de 200 personnes dans les cinq prochaines années. Et l'épidémie reliée aux bovins n'aura pas fait plus de 7000 victimes humaines lorsqu'elle s'éteindra, en 2080.

MALADIE DE LA VACHE FOLLE

La biodiversité à la rescousse de la race humaine

SYLVAIN BASCARON

En 2000, des experts prévoyaient que des centaines de milliers de personnes mourraient après avoir consommé de la viande contaminée par l'encéphalopathie spongiforme bovine (maladie de la vache folle). Les scientifiques savent maintenant que cette catastrophe sera évitée grâce à la biodiversité.

Il y a trois ans, l'alarme était déclenchée. Il était démontré que le prion pathogène (la protéine qui cause la maladie de la vache folle) pouvait s'attaquer aux humains qui avaient consommé de la viande contaminée. Cette nouvelle a frappé de plein fouet les Britanniques, qui avaient cru leur premier ministre John Major, en 1995, quand il avait déclaré : « J'affirme que, clairement, les humains ne contractent pas la maladie de la vache folle. »

Le Royaume-Uni a retenu son souffle : chez les bovines, l'épidémie de la vache folle a atteint son sommet en 1992. Chez l'humain, chaque année, le nombre de victimes doublait. Si la maladie mettait 20 ans à se développer chez l'homme, le sommet serait atteint en 2012 et près de 300 000 personnes étaient déjà condamnées, impuissantes.

Mais les Britanniques peuvent respirer : la variante humaine de la maladie, dite de Creutzfeldt-Jakob, ne tuera qu'un maximum de 200 personnes dans les cinq prochaines années. Et l'épidémie reliée aux bovins n'aura pas fait plus de 7000 victimes humaines lorsqu'elle s'éteindra, en 2080 (ces chiffres devraient être révisés à la baisse dans les prochains mois).

« Une foule de conditions doivent être réunies pour qu'une personne développe une encéphalopathie spongiforme à partir d'un prion », explique le Dr Richard Marchand, médecin microbiologiste et infectiologue qui s'intéresse aux prions depuis 1997. « La probabilité de réunir ces conditions est très faible. »

Pour comprendre ces conditions, on doit d'abord mieux connaître le prion. Or, « en quatre ans, note le Dr Marchand, les connaissances à ce titre ont fait un bond extraordinaire ». On sait aujourd'hui que tous les humains possèdent cette protéine dans leurs cellules nerveuses. Elle peut se « plier » de plusieurs façons ; chaque forme différente se nomme plicature. Une plicature bien précise, un environnement

moléculaire particulier et des prédispositions génétiques sont essentiels pour qu'un prion devienne pathogène au point de tuer son porteur.

Quand ces « conditions perdantes » sont réunies, et alors seulement, le prion pathogène agit comme un leader négatif : il incite les prions normaux qui l'entourent à adopter sa plicature. Au rythme de 1 mm par jour, la maladie avance sur la voie des cellules nerveuses. Les prions pathogènes se regroupent, ils forment des chaînes qui finissent par tuer les cellules qui les contiennent. Une fois ces cellules évacuées, elles laissent derrière elles des trous donnant aux tissus nerveux une allure d'éponge (d'où le nom d'encéphalopathie *spongiforme*). À force de perdre des cellules de son cerveau, la victime perd sa motricité. Suivront les démangeaisons malades, l'insomnie, les troubles sensitifs, la démence et la mort.

Cette conjecture peu probable a tué à ce jour 122 Britanniques. « Dans le cas du Royaume-Uni, nous pensons qu'une plicature plus à risque s'est répandue d'un coup chez les bovins, explique le Dr Marchand, et qu'une espèce bovine présente en Grande-Bretagne y était plus sensible. Ce genre de situation est appelé à se reproduire, ajoute-t-il, si l'humain fausse encore les règles de la biologie. »

L'industrie de l'élevage a justement tendance à « fausser les règles de la biologie ». Quand, par exemple, un même taureau devient, par insémination artificielle, le père de centaines de veaux, la biodiversité s'en trouve réduite. Si un prion particulièrement pathogène pour cette famille de bovins s'y répand, il fera des ravages comme ce fut le cas en Grande-Bretagne.

« Il faut donc sensibiliser nos gouvernements et l'industrie, explique le Dr Marchand. Ils doivent comprendre qu'une réduction des élevages à une espèce très performante (au plan de la reproduction, de la production laitière ou de la qualité de la viande) est liée à une augmentation des risques pour la santé publique », prévient-il.

La science gagne du terrain

Les dangers potentiels pour l'homme de l'épidémie de la maladie de la vache folle ont propulsé les recherches sur le prion. Ainsi, il est maintenant possible de diagnostiquer la maladie de Creutzfeldt-Jakob chez des personnes toujours vivantes. Cette possibilité aurait sauvé des mil-

lions de bêtes en Grande-Bretagne quand, au plus fort de la crise, le moindre soupçon entraînait l'abattage de troupeaux entiers. Elle permettra maintenant, en milieu hospitalier, de savoir si un instrument chirurgical a été mis en contact avec un prion pathogène.

Un tel contact cause des maux de têtes à de nombreux chercheurs. C'est que le prion est tenace : il s'accroche aux instruments médicaux et résiste aux méthodes traditionnelles de stérilisation. « Tout récemment, les recherches scientifiques ont abouti à des techniques permettant de détecter une quantité presque nulle de prions sur un instrument », explique le Dr Marchand. Mais encore aujourd'hui, cette détection ne servira qu'à établir quels instruments doivent être mis aux poubelles. Le hic, c'est que ces outils peuvent valoir plusieurs dizaines de milliers de dollars l'unité...

Au Québec, deux équipes de recherche élaborent chacune une technique pour débarrasser des objets de tout prion. Jean Barbeau et Michel Moisan, professeurs respectivement de médecine dentaire et de physique à l'Université de Montréal, travaillent à un stérilisateur par plasma. Le plasma, c'est par exemple ce gaz qui permet aux tubes fluorescents de briller. Selon Michel Moisan, « le rayonnement ultraviolet causé par un certains plasma a prouvé son efficacité à éroder des micro-organismes ». L'équipe, optimiste, pense démontrer que ces micro-organismes pourraient être des prions.

C'est avec l'ozone que la compagnie TSO3 espère éliminer les prions. Son président, Jocelyn Vézina, estime que « jusqu'à maintenant, les résultats obtenus sont aussi bons que ce que nous prédisions ». L'avantage net des deux techniques québécoises repose sur la basse température de stérilisation. D'autres techniques donnent de bons résultats pour l'élimination des prions, mais la vapeur d'eau utilisée à 132 degrés pendant une heure élimine aussi l'instrument lui-même...

De justesse, une catastrophe vient d'être évitée. Mais de récentes recherches démontrent que près de 10 % des bovins de la planète entière porteraient sainement des prions potentiellement dangereux pour l'homme. « Nous ne sommes pas à l'abri d'autres épisodes comme celui dont nous nous sortons aujourd'hui, pense le Dr Marchand. La recherche et ses résultats sont encourageants, mais il faut continuer. »

Souffrir pour être belle?

Agence Science-Presse

ILS SONT beaux, ils sont jeunes, ils sont minces ! Mais certains adolescents sont prêts à s'infliger les pires tortures physiques et morales pour maintenir leur fameuse silhouette de rêve...

Une étude dirigée par le Dr Anca Codruta Rafiroiu, à l'Université d'État de Cleveland, démontre que les adolescents, qui utilisent des méthodes radicales comme les médicaments ou les vomissements pour se faire maigrir, sont également plus nombreux parmi les victimes d'excès de drogues, d'alcool et même de suicide.

Tous ceux qui veulent maigrir ne sont pas « à risque » : sur 4187 adolescents ayant participé à cette étude, 43 % surveillent leur poids en modifiant leur alimentation et en pratiquant de l'exercice physique, sans tomber dans l'excès. Mais ils sont tout de même 19 % à utiliser des méthodes d'amaigrissement radicales.

Or, si l'étude montre qu'il existe des différences notables entre les méthodes d'amaigrissement utilisées par les filles et les garçons, les Noirs ou les Blancs, il reste que le taux élevé de méthodes d'amaigrissement extrêmes demeure inquiétant pour la santé des jeunes en général. Les données révèlent que les jeunes

filles blanches sont plus enclines à employer des méthodes radicales d'amaigrissement que les garçons, mais la proportion est inversée chez les jeunes Noirs.

Dans tous les cas, l'apparence physique prend de plus en plus de place chez les jeunes, constatent les chercheurs, qui notent en particulier une croissance de cette préoccupation parmi les garçons.

Les conclusions de l'étude remettent par ailleurs en évidence le lien flagrant entre cette obsession du poids, le manque d'estime de soi et la place du regard du groupe sur le comportement de l'adolescent. Autant de pistes de solution pour venir à bout du trop célèbre : il faut souffrir pour être belle...

LE PARI de Dominique Demers

- 13 -

Lemieux avait les yeux ronds de surprise. Quant à moi, j'avais l'impression que la proposition venait d'une autre. J'étais là, assise, hébétée, pendant qu'une écervelée improvisait une gageure.

— Un pari! Tu m'étonnes, Laforest. Moi qui t'imaginais si raisonnable... J'aime trop parier pour refuser. Apprends, ma belle, que l'homme devant toi fait fortune dès qu'il met les pieds au casino. Je pousse la porte et les machines se mettent à cracher des jetons. Tu veux gager? Pas de problème! Je n'en démords pas : ta vieille ne tiendra pas trois semaines. Tu verras.

Malgré tout, le projet m'exaltait. J'avais envie de voir cette vieille dame sourire, de la chouchouter, de la dorloter, de lui faire plaisir. C'était sans doute un peu tordu. Ala devait-elle remplacer l'enfant que je n'avais pas eu ou la grand-mère que je n'avais plus? Tant pis! Je voulais que, grâce à moi, la petite leur continue de briller dans ses yeux gris-bleu.

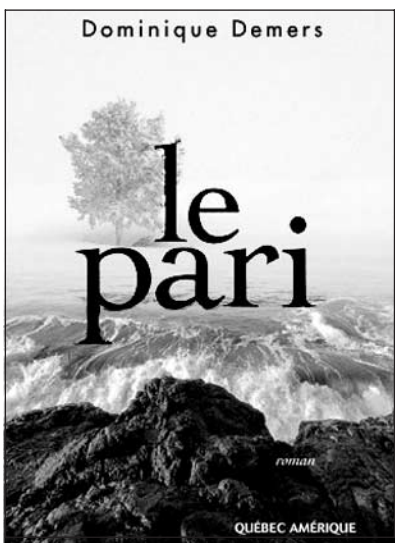
Carl Lemieux m'observait avec amusement.

— T'es tout un numéro, Laforest! On parie quoi alors? Qu'est-ce qui te ferait plaisir?

La question résonna étrangement à mes oreilles. Ce qui me ferait plaisir? Le savais-je seulement?

Depuis des mois, je me sentais comme un coureur de fond engagé dans un marathon impossible. Mes jambes étaient de plomb, mes poumons comprimés n'arrivaient plus à fournir suffisamment d'oxygène, j'avais l'impression de courir depuis des siècles, comme pour me sauver de quelque chose ou de quelqu'un mais sans jamais y parvenir. Et voilà qu'on me demandait ce qui me ferait plaisir! Je n'avais pas de temps, pas d'espace, pas d'énergie pour le bonheur.

Et puis soudain, sans que je puisse m'en protéger, les souvenirs ont afflué. Je me suis retrouvée au bord du lac Lara, tout au bout de la route qui grimpe les montagnes à



quelques kilomètres de Murray, de l'autre côté du pont Thorne. L'image était extraordinairement nette, le souvenir presque douloureusement précis. Ce jour-là, j'avais été heureuse comme jamais auparavant, comme jamais depuis.

Jeremy et moi étions grimpés sur la falaise, le lac à nos pieds. Il me tenait encore la main. Mon cour cognait fort et mes paumes étaient moites. Je n'avais jamais plongé d'aussi haut. J'enviais Jeremy chaque fois qu'il s'élançait dans le vide alors que je restais prisonnière de mon vertige. Ce jour-là, j'avais décidé de plonger.

Il avait promis de ne pas me presser. Les arbres tremblaient doucement et quelques mésanges trouaient parfois le silence. J'avais peur, mais je savais que je plongerais. Les secondes s'écoulèrent lentement. J'attendis qu'un nuage glisse plus loin dans le ciel afin que le soleil soit témoin de ma prouesse. Je me sentais heureuse, vibrante, fabuleusement vivante. J'avais l'impression qu'en tendant bien l'oreille j'aurais pu entendre mon cour battre et le sang gicler dans mes veines.

J'aspirai profondément, humant l'air à pleins poumons. Jeremy me

devina, sa main relâcha la mienne. Alors, j'ai fléchi les genoux, projeté mes bras vers l'avant et je me suis élancée.

Je me souviens de cet instant de surprise lorsque j'ouvris les yeux dans l'eau noire et glacée. Puis j'ai vu la lumière étoilant la surface de l'eau et, d'un puissant coup de pied, je me suis propulsée vers le ciel. En crevant l'eau de nouveau, j'eus l'impression qu'il m'était poussé des ailes.

— Youhou! Doc-teur La-fo-rest! Où êtes-vous?

Lemieux semblait bien décidé à me ramener sur terre.

— Je nageais... en plein bonheur, bredouillai-je en sentant mon visage s'empourprer.

Il me fixait de ses yeux sombres dans lesquels dansait un éclair espiègle. Du revers de la main, je frottai nerveusement mes lèvres puis réajustai la pince pourtant bien en place dans mes cheveux, comme si ces gestes avaient le pouvoir de m'ancrer de nouveau dans le présent.

— Alors, tope là! C'est tout trouvé puisque tu en rêves. Je parie que la vieille... euh la patiente du B7 quittera l'hôpital les pieds en premier d'ici trois semaines. Si je me trompe, je devrai une pleine journée de bonheur au bon docteur Max Laforest.

À SUIVRE



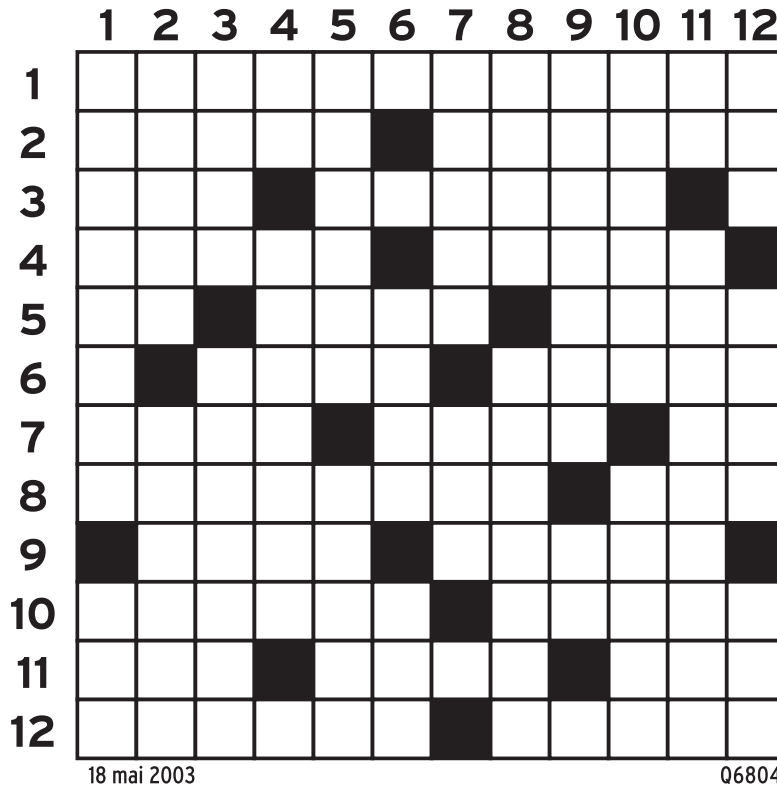
Éditions Québec Amérique
www.quebec-amerique.com

© 1999 Éditions Québec Amérique Inc.

ROMAN18MI

MOTS CROISÉS

www.hannequart.com



18 mai 2003

06804

HORIZONTALEMENT

- 1 Confuses.
- 2 Grand vautour noir - Pétri.
- 3 Changement de peau - Bon sens.
- 4 Exagère - Au sud de la toundra.
- 5 Sodium - Règle graduée - Célibataire.
- 6 Oiseau palmipède - Napoléon y est né.
- 7 Il doit sa célébrité à la présence d'un hypothétique monstre - Petit baudet - Pas dit.
- 8 Manquement à une promesse - Égée.
- 9 D'un État du sud-est de l'Europe - Charrie de l'eau salée.
- 10 Ornement architectural - Sculpteur français.
- 11 Mouvement basque - Multitude - Retranche.
- 12 Chargée - Ce qui dépasse la mesure normale.

VERTICALEMENT

- 1 Qui est intérieur à un être - Très fréquent en hiver.
- 2 Fête - Conteste mal à propos.
- 3 Toutatis - Danse populaire hongroise.
- 4 Préfixe d'origine latine - Rabattre

violemment une balle haute, au tennis.

- 5 Rivière de France qui passe à Chablis - Symbole graphique, en informatique.
- 6 Roues - Dénudée.
- 7 Reproduit l'allure de quelqu'un - Premier vigneron de l'humanité.
- 8 Organisme américain fondé en 1958 - Étendue de pays.
- 9 Ce qui empêche de communiquer - Prêtresse au pré.
- 10 Port du Maroc - Région vinicole du Bordelais.
- 11 Ancien - Rigorisme de mœurs.
- 12 A cours à Tokyo - Possessif - Venus au monde.

■ SOLUTION AU PROCHAIN NUMÉRO

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	A	T	R	A	B	I	L	A	I	R	E	S
2	I	R	E	N	E	A	R	D	E	N	T	S
3	D	O	M	I	N	A	N	T	E	V	A	
4	E	N	M	I	M	I	A	G	I	R		
5	S	E	X	E	B	E	R	L	U	E		
6	O	R	E	E	R	R	E	T	E	E		
7	I	R	O	D	E	N	E	T	V			
8	G	R	E	V	I	S	T	E	U	S	E	
9	N	A	S	A	L	I	S	E	R	A	N	
10	A	T	L	E	S	T	R	A	P	T		
11	N	E	R	E	T	A	V	E	L	E	R	
12	T	E	N	S	I	O	N	S	E	R	E	

06803

SOLUTION DU DERNIER NUMÉRO

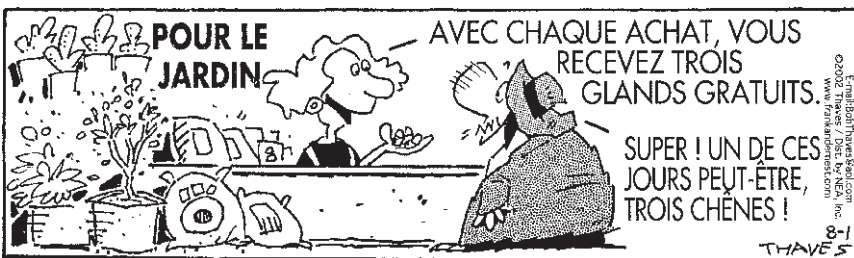
BEN



LA DÉVEINE



FRANK ET ERNEST



PEANUTS



PHILOMÈNE



GARFIELD



FERDINAND



LA PETITE PRESSE

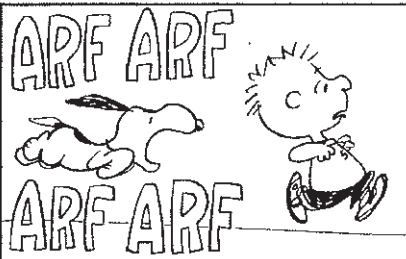
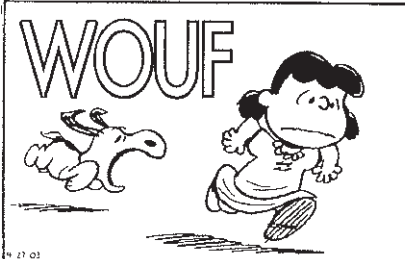
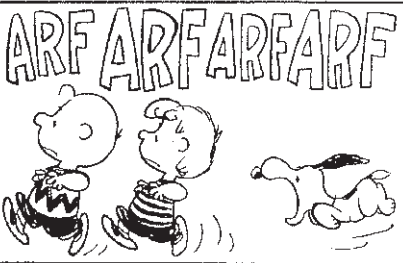
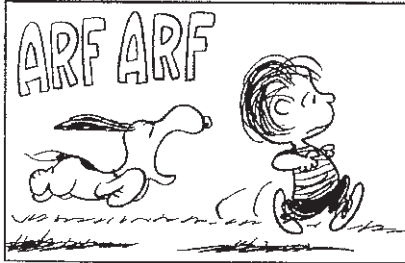
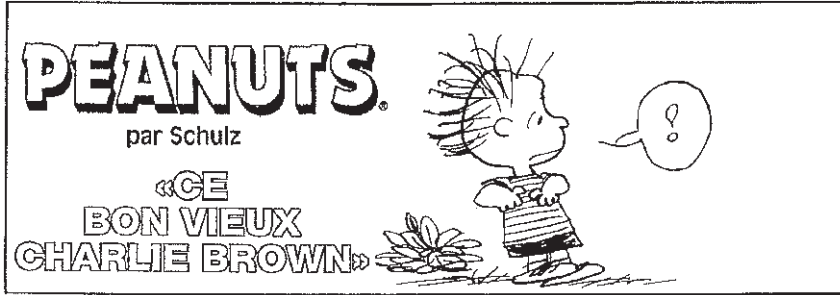
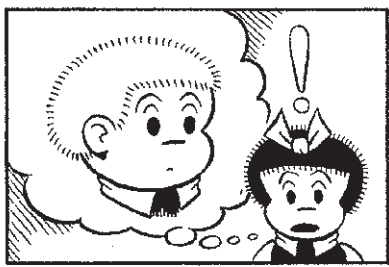
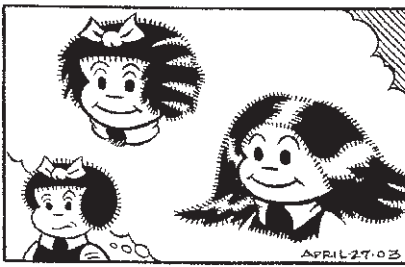
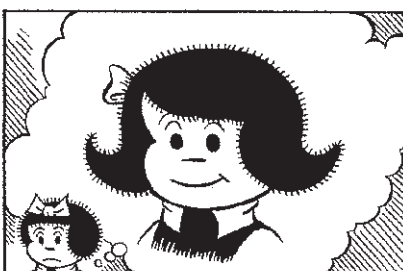
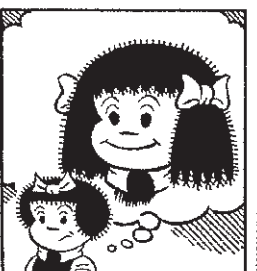
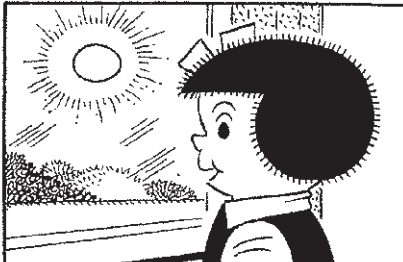
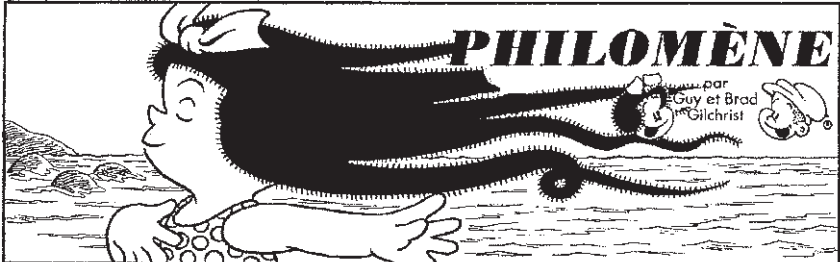




Photo ARMAND TROTTIER, La Presse ©

Il est relativement facile d’apprivoiser un bébé corneille, d’autant plus que cet oiseau est un des plus « intelligents » qui soit. Mais cette pratique est interdite par la loi pour des raisons évidentes.

Oubliez les corneilles!



PIERRE GINGRAS
À TIRE D'AILE

Voilà venu le temps de la nidification. Comme chaque année, plusieurs tomberont sous le charme d’un oisillon tombé du nid ou délaissé temporairement par ses parents. De grâce, ne vous laissez pas attendrir, car votre geste d’affection et de solidarité pourrait lui être fatal. Si vous trouvez un oisillon sur le sol, ramenez-le simplement à son nid. Si vous décidez de le nourrir, vous découvrirez vite que le rôle de « maman oiseau » est épuisant. Mais pis encore, en dépit de vos bons soins, la diète ne sera probablement pas adéquate et votre pensionnaire mourra d’une carence alimentaire, comme cela se produit souvent. La situation est la même pour les oiseaux qui ont quitté le logis familial mais qui volent à peine. N’ayez crainte, les parents veillent, même s’ils se font évidemment discrets, sachant que vous êtes à deux pas de leur progéniture. Si vous décidez d’élever néanmoins les petits, les déceptions risquent d’être plus grandes encore, parce que vous aurez le temps de vous attacher à ce petit paquet de plumes qui devra bien voler un jour de ses propres ailes. Habitué à se faire servir sa nourriture à cause de votre bienveillante présence, l’oiseau sera pris au dépourvu le moment venu de vous quitter. Dure période. Lorsqu’il quitte le nid, l’oiseau peut compter sur l’aide de ses parents pendant encore quelques jours. Mais quand « papa et maman » décident que « l’adolescent » doit être autonome, la loi du plus débrouillard prévaut. C’est souvent une période dramatique. Plusieurs jeunes meurent de faim parce qu’ils n’ont pas l’expérience requise pour trouver de la nourriture. Laissez donc les parents s’occuper de leur progéniture et n’ayez pas mauvaise conscience.

Un petit compagnon

Par ailleurs, il peut arriver que l’amour des oiseaux vous pousse à vouloir un petit compagnon à plumes à vos côtés. Comme Geneviève Boucher, qui rêve depuis son enfance de posséder une corneille et de l’apprivoiser tout en la laissant libre à l’extérieur. « J’avais une tante des Îles-de-la-Madeleine qui avait trouvé une corneille blessée et l’avait soignée à la maison, écrit-elle. Quelle ne fut pas sa surprise de réaliser que l’oiseau ne voulait plus partir une fois guéri. J’habite Ottawa, dans un quartier où les corneilles abondent. Je voulais savoir s’il s’agit d’un oiseau facile à apprivoiser ou s’il est plutôt grégaire. J’ai entendu dire qu’une fois adulte, il était trop tard. » Il est vrai qu’il est relativement facile d’apprivoiser un bébé corneille, d’autant plus que cet oiseau est un des plus « intelli-



Photo ARMAND TROTTIER, La Presse ©

Lorsqu’il quitte le nid, l’oiseau, comme ce jeune merle d’Amérique, peut compter sur l’aide de ses parents pendant encore quelques jours. Mais quand « papa et maman » décident que « l’adolescent » doit être autonome, la loi du plus débrouillard prévaut.

gents » qui soit. Mais il faut s’en occuper presque continuellement, du moins quand il est en bas âge. Et cette pratique est interdite par la loi pour des raisons évidentes. Il n’est pas permis, en effet, de garder des oiseaux sauvages en captivité. Bien sûr, plusieurs vont oublier la réglementation pour nourrir un oisillon qui semble abandonné par ses parents. Malheureusement, si l’oiseau se laisse apprivoiser, sa dépendance envers son maître n’en sera que plus grande. Il vaut

mieux laisser les oiseaux sauvages dans la nature. Si vous tenez à avoir un compagnon ailé, pourquoi ne pas opter pour un oiseau de cage, notamment ceux de la grande famille des perroquets, comme les perruches, les calopsittes, les amazones, sans oublier ce grand parleur qu’est le perroquet gris d’Afrique, pour ne mentionner que ceux-là. Vous pouvez les acheter en bas âge et vous aurez un plaisir fou à les voir évoluer. Mais oubliez les corneilles.

VIRUS DU NIL

Déjà une quarantaine d’oiseaux à analyser

UNE QUARANTAINE de carcasses d’oiseaux font actuellement l’objet d’analyses afin de déterminer si elles sont contaminées par le virus du Nil, a indiqué jeudi le Centre québécois sur la santé des animaux sauvages. La majorité de ces oiseaux sont des corneilles auxquelles s’ajoutent quelques geais bleus et un certain nombre de quiscales bronzés, récupérés par erreur. Si des tests confirment la présence du virus, on procédera à une autre analyse pour faire une vérification supplémentaire. Les premiers résultats devraient être connus d’ici quelques jours. Le programme de détection mis de l’avant

par le ministère québécois de la Santé vise à récupérer les carcasses de corneilles, de corbeaux, de geais bleus et de mésangeais du Canada, afin de suivre la progression du virus à travers la province et de mesurer son expansion sur un territoire donné. Les corvidés sont utilisés à cette fin car ils meurent très rapidement après avoir été contaminés, habituellement en quelques jours. L’an dernier, 139 oiseaux étaient porteurs du virus, surtout des corneilles, mais aussi une quinzaine de rapaces. Si vous trouvez une carcasse de corvidé dans votre cour, on vous demande d’appeler immédiatement le 1-800-363-1363. Le pré-

posé de Communication Québec vous demandera alors si vous êtes bien certain qu’il s’agit d’une des espèces recherchées. Si tel est le cas, on vous demandera de signaler un autre numéro de téléphone où un autre préposé vous indiquera la marche à suivre pour que l’on récupère la dépouille. Parlant de virus du Nil, je me permets de vous rappeler que tout traitement domestique de votre propriété pour éradiquer les larves de maringouins tel que proposé par plusieurs compagnies est inutile et une pure perte d’argent. Seuls des arrosages sur de grandes surface, dans tout un quartier par exemple, sont efficaces.

LE CARNET D’OBSERVATION

Pêche ornithologique dans Papineau-Labelle

JE REVIENS tout juste de mon voyage de pêche annuel dans la réserve de Papineau-Labelle, cinq jours où les ombles de fontaine se faisaient parfois prier. Un moment agréable pour les découvertes ornithologiques sur les innombrables lacs et points d’eau rencontrés le long des routes qui serpentent dans le territoire. Année après année, sur les mêmes petits lacs, quelques couples de harles couronnés (bec-scie couronné) sont toujours au rendez-vous. Quel beau canard ! Le mâle déploie parfois sa grande huppe blanche pour nous impressionner. Ce palmipède à tête noire, au poitrail blanc et aux flancs marron niche dans les arbres. Son cousin, le grand harle, un autre mâle magnifique, fait aussi partie du paysage de la réserve. C’est aussi le cas du garrot à oeil d’or, du canard branchu, du colvert, et du filigule à collier (petit morillon). J’ai pu découvrir aussi un magnifique filigule à tête rouge, une première pour moi dans ce coin de pays. La réserve compte aussi quelques héronnières même si elles ne sont pas très populeuses. Celle du lac Boisvert, dans l’est, compte deux nids situés à quelques dizaines de mètres de la route, ce qui permet facilement d’en observer les occupants, qui étaient à couvrir lors de notre passage. Soit dit en passant, le printemps tarde à venir dans cette région où il y avait encore au début de la semaine quelques amas de glace dans certains coins bien ombragés. L’absence de feuilles a d’ailleurs facilité l’observation de certaines parulines, de becs-croisés bifaciés, de même que d’une multitude de gros-becs errants. Voilà des années que je ne les avais vus aussi nombreux sur ce territoire. Mentionnons que l’accès à la réserve est gratuit. On s’y rend facilement par la route 117, au nord de Montréal.

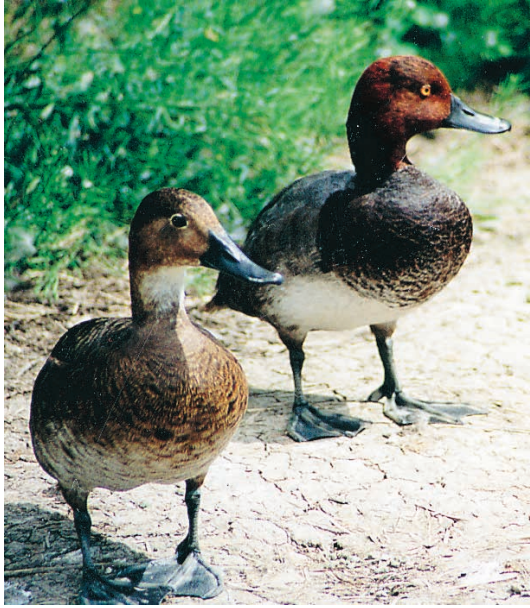


Photo YVES-GUY ROY, collaboration spéciale

Couple de filigules à tête rouge (le mâle est à droite) photographié à l’Écomusée de Sainte-Anne-de-Bellevue. Ce cliché a été soumis au concours Biodôme-La Presse.

Pics au travail

DEPUIS quelques semaines, un pic s’en est pris aux murs en bois de la maison d’Alain Cloutier, de Québec. L’oiseau a d’abord percé un trou d’environ 3 cm de diamètre. « Puis nous avons découvert à bonne hauteur un chantier de cinq trous en plus d’une foule d’essais désastreux (pour nous évidemment), écrit-il. Comme l’entrepreneur a été très productif en peu de temps et qu’il travaille le jour, en notre absence, nous craignons beaucoup. Que faire ? » Malheureusement les solutions ne sont pas nombreuses. Il y a toujours le 12 ou la carabine à plombs. Brutal, bruyant, peu convenable en milieu habité, illégal, mais efficace, il faut bien le dire. On peut aussi placer des objets suspendus à la corniche qui flottent au vent. En plus d’être inesthétique, l’efficacité de ce moyen est souvent limitée, surtout si le pic a détecté des insectes entre les joints de vos planches, dans le bois ou encore s’il trouve votre demeure suffisamment attrayante pour y nicher à tout prix. Autre solution : recouvrir les murs d’un filet fin jusqu’au moment où l’oiseau abandonne la partie. Très efficace. Ce n’est plus qu’un jeu de patience. Bonne chance ! Pour sa part Pierre Monette, de Sainte-Thérèse, déplore la cacophonie métallique désagréable provoquée par un pic amateur de tambour. « Un dimanche, me voilà donc en pantoufles en train de pister l’importun qui dérangeait ma tranquillité. Un pic tapochait la plaque indicatrice du coin de la rue. À chaque 30 secondes, la mitraillette repartait. Qu’arrive-t-il à ce pauvre volatile ? Est-ce le son qui l’attire ? Essaie-t-il d’endurcir son bec ? Devient-il psychotique ? » Rassurez-vous, l’oiseau est tout à fait normal. Plus encore, ce comportement est une des facettes de sa personnalité. Il tambourine sur un objet métallique pour que le bruit soit entendu le plus loin possible, de façon à signaler sa présence aux madames pics du voisinage et pour aviser les autres mâles des limites de son territoire.



Photo JEAN BOISSONNEAULT, collaboration spéciale

Le pic flamboyant est un de ceux qui s’en prend parfois aux murs des maisons en bois. Il est aussi un tambourineur réputé. Ce cliché a été soumis au concours Biodôme-La Presse.